

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

Organe de la Fédération bruxelloise des étudiants socialistes, "Le centenaire de l'Université libre de Bruxelles, 1834 - 1934", in *L'universitaire*, 1934.

Cette oeuvre littéraire est soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

Les Archives & Bibliothèques de l'ULB ont déployé leurs meilleurs efforts pour identifier et obtenir le consentement du titulaire des droits sur l'œuvre ici reproduite, afin de respecter la législation applicable en matière de droits d'auteur.

Toutefois, le titulaire des droits en cause n'ayant pu être identifié ou contacté malgré les efforts déployés, il a été décidé de reproduire l'œuvre, étant entendu que celui qui serait titulaire de droits sur l'œuvre est invité à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir\(at\)ulb.ac.be](mailto:bibdir(at)ulb.ac.be)).

Les illustrations de cet ouvrage n'ont pu être reproduites afin de se conformer à la législation belge en vigueur.

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles. Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à :

http://digistore.bib.ulb.ac.be/2009/noncat000003_000_f.pdf

ARR
62

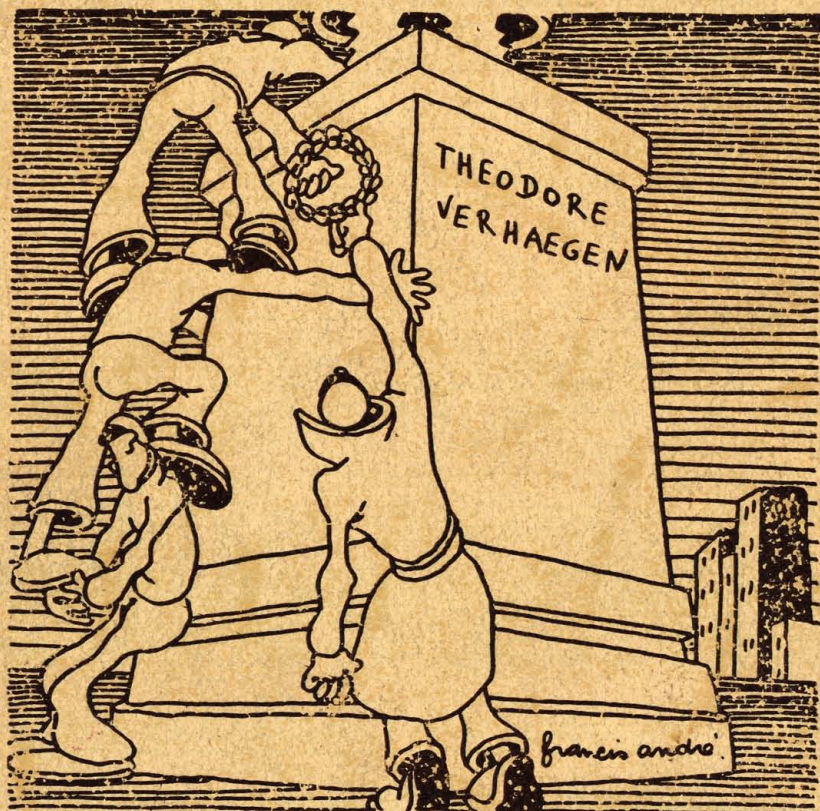
L'UNIVERSITAIRE

ORGANE DE LA
FÉDÉRATION BRUXELLOISE
DES ÉTUDIANTS SOCIALISTES

LE CENTENAIRE DE L'UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

1834

1934



Numéro spécial

**Étudiants 1 fr.
Non-Étud. 2 frs.**

RÉFÉRENCES

Fournisseurs de la gendarmerie et des polices de :

BRUXELLES
MOLENBEEK
SCHAERBEEK
des P. T. T.

GARANTIES

10 ans sur cadre fourche
2 ans sur roulements
1 an sur pneus

Facilités de paiement
Catalogue gratuit

175, Bd. M. Lemonnier
BRUXELLES



L'UNIVERSITE...

AU MUSEE MODERNE 1834-1842

A LA RUE DES SOLS 1842-1928

AU SOLBOSCH

L'Université Libre de Bruxelles fête le centenaire de sa création. La Fédération Bruxelloise des Etudiants Socialistes salue cet événement avec enthousiasme et fierté.

Socialiste, elle tient à proclamer sa reconnaissance à l'Université Libre, qui a été l'éducatrice de bon nombre de militants du socialisme belge, vivifiant ainsi le mouvement ouvrier.

Estudiantine, elle s'incline avec respect devant l'œuvre quotidienne de l'« Alma Mater », œuvre qui imprègne les étudiants de cet esprit de tolérance générateur de saines polémiques et de décisions sans contrainte.

La brochure que la Fédération Bruxelloise des Etudiants Socialistes édite aujourd'hui, a été écrite avec un constant souci de la parfaite objectivité. Sa seule ambition est de contribuer à la commémoration du centenaire en répandant les conceptions du Libre Examen. D'où cette tétralogie d'articles qui traitent des rapports du libre examen avec le socialisme, la pédagogie sociale, la science, la jeunesse universitaire, et retracent, dans leurs détails, les luttes et les victoires que connût l'Université Libre de Bruxelles depuis un siècle.

A l'aube du cinquième hiver d'épreuves que connaît le monde capitaliste, l'Université Libre de Bruxelles démontre comment elle a rempli sa tâche. Alors que, sur de nombreux pays, déferle une vague de violences et d'attaques contre la pensée libre, alors que des hommes souffrent dans les camps de concentration, alors que des livres sont jetés aux flammes du bûcher, notre Université peut revendiquer la gloire d'avoir marqué d'une empreinte profonde l'âme de l'élite belge, lui inculquant le culte de la liberté, tant dans le domaine scientifique que dans les domaines politique, social et moral.

Aussi, est-ce vibrants d'espoir, que les Etudiants Socialistes clament leur foi dans l'avenir de l'« Alma Mater », dont le passé glorieux répond de l'action de demain.

De nouveaux ennemis se dressent, de nouvelles batailles se préparent.

Que les fascistes prennent garde. L'U.L.B. saura conserver à l'idée de la liberté sa réelle signification. Les Etudiants Socialistes marcheront, s'il le faut, les premiers au combat. Avec tous leurs camarades de l'Université, ils sauront préserver l'esprit de l'« Alma Mater » de toute souillure.

**Georges HOUSIAUX,
Président de la Fédération Bruxelloise
des Etudiants Socialistes.**

L'Université Libre de Bruxelles pendant un siècle

par G. KOULISCHER.

La révolution de 1830 eut pour conséquence la désorganisation complète de l'enseignement supérieur en Belgique.

La réaction contre le régime centralisateur et autoritaire de Guillaume I^{er} n'avait pas fait de distinction entre les actes vexatoires et les réalisations éminemment utiles du régime hollandais. Les Universités de l'Etat furent délaissées et périclitèrent.

D'autre part, dès 1832, les catholiques avaient conçu, profitant de la liberté d'enseignement, inscrite dans la nouvelle Constitution, la création d'une Université soumise à l'autorité des évêques et dont toutes les idées modernes seraient bannies.

Devant la carence de l'Etat et l'offensive du dogmatisme clérical, une action de salut s'imposait. Elle fut tentée, avec un succès dont les fêtes du Centenaire sont la confirmation éclatante, par les fondateurs de l'Université Libre.

Les origines.

Dès que la nouvelle de la fondation d'une Université catholique se répand, certains esprits libéraux songent à la création d'une Université dont l'enseignement serait exempt de tout dogmatisme et basé sur la liberté absolue dans la recherche de la vérité scientifique.

Le 24 juin 1834, devant la Loge des Amis Philanthropes de Bruxelles, Théodore Verhaegen expose son projet audacieux et téméraire : il s'agit, en quelques mois, de rassembler les fonds nécessaires et de réunir les forces scientifiques indispensables pour le fonctionnement d'une Université complète, comprenant toutes les facultés.

Entreprise unique. Réaliser sans ressources, sans préparation, par l'initiative privée, ce que seuls les Etats et l'Eglise osaient jusqu'alors, est une audace sans précédent.

Mais Verhaegen, apôtre ardent et infatigable de son œuvre, aidé de quelques amis, sonne le ralliement et vainct tous les scepticismes.

Une souscription nationale est organisée. Les dons et les adhésions affluent de partout. Des savants offrent leur concours. Six semaines plus tard, le 3 août 1834, 459 souscriptions, dont le total se monte à 25.380 francs, sont réunies.

Le bourgmestre libéral de Bruxelles, Rouppe, met à la disposi-

tion de la nouvelle Université, les locaux du Musée (aujourd'hui Musée Moderne) et promet, au nom de la Ville, une subvention de 30.000 francs. Le Conseil Général des Hospices de la capitale met ses hôpitaux à la disposition de la Faculté de Médecine de l'Université.

L'œuvre est en voie de réalisation. Le 3 août déjà, il est possible de constituer le Conseil d'Administration provisoire de l'Université.

Henri de Brouckère en est le président. Baron, le secrétaire. Blagnies, Verhaegen, De Puydt, Barbanson, Laisné, Vauthier, Dumortier, Guillery, Delvaux de Saive sont membres de ce Conseil d'Administration.

Quelques semaines plus tard, la souscription publique atteint 40.000 francs. Les premières adhésions de professeurs et les premières inscriptions d'étudiants permettent d'espérer le succès.

Le Conseil d'Administration se réforme sur des bases définitives. Le bourgmestre Rouppe en prend la présidence, Durant devient trésorier, Defacqz et Van der Elst remplacent Dumortier et Guillery qui démissionnent pour des raisons diverses.

Le 4 novembre, l'Université catholique de Malines, plus tard transférée à Louvain, ouvre ses portes. Seize jours plus tard, le 20 novembre 1834, la séance solennelle d'ouverture de l'Université Libre de Belgique — qui prendra, en 1842, le nom de l'Université Libre de Bruxelles — a lieu dans la salle gothique de l'Hôtel de Ville.

Les débuts.

La séance d'ouverture est présidée par Rouppe. Le premier secrétaire de l'Université, Baron, y prend la parole.

Il dit en substance : « L'Université Libre sera au service de la science, de la science complètement et absolument libre. La nouvelle Université répudie également le dogme et la négation systématique. La vérité scientifique, résultat d'une recherche libre et objective, sera la seule base de son enseignement. »

Dès le début, l'Université Libre comportera cinq facultés : aux facultés habituelles de droit, de philosophie et de lettres, de sciences et de médecine, viendra se joindre la faculté des sciences politiques et administratives. Dans un pays libre, estiment les fondateurs de l'U.L.B., il est indispensable de former une élite intellectuelle capable de diriger et d'administrer le pays.

Le corps professoral de l'Université se compose de vingt-et-un professeurs ordinaires, de six professeurs agrégés, de cinq professeurs honoraires et de cinq professeurs extraordinaires.

Il y a donc en tout 37 professeurs. Voici comment ils se répartissent par facultés :

Faculté de Droit et Faculté de Sciences politiques et administratives : 10 professeurs.

Faculté de Philosophie et Lettres : 9 professeurs.

Faculté de Médecine : 13 professeurs.

Faculté de Sciences : 5 professeurs.

Les premiers étudiants de l'Université Libre sont au nombre de quatre-vingt-seize. Les inscriptions se répartissent comme suit :

Faculté de Droit et Faculté des Sciences politiques et administratives : 17 étudiants;

Faculté de Philosophie et Lettres : 12 étudiants;

Faculté de Médecine : 53 étudiants;

Faculté de Sciences : 14 étudiants.

Dès le début, l'Université doit surmonter bien de difficultés.

Difficultés matérielles, difficultés morales. Il y a des désertions, il y a des professeurs dont la compétence n'égale point la bonne volonté et l'attachement à la cause de la liberté intellectuelle.

Il y a aussi l'hostilité du gouvernement, la méfiance d'une partie de la bourgeoisie.

Plus tard, l'Université connaît des crises de croissance. Des conflits surgissent entre la stérilité du doctrinarisme libéral, vieilli et fatigué et l'impulsion puissante du socialisme naissant.

Toutes ces difficultés seront résolues, tous les conflits seront aplanis, parfois après des luttes ardentes. Le principe du libre examen, que l'Université Libre ne trahira jamais, permettra à l'œuvre de Verhaegen de se développer dans toute la plénitude de sa force féconde.

Cent ans après la première séance d'ouverture, l'U.L.B. peut enregistrer avec fierté les résultats de son action et les services rendus par elle à la science et au progrès intellectuel, moral et social du pays.

Le corps professoral, qui comporte aujourd'hui plusieurs centaines de membres, s'enorgueillit de savants universellement connus et appréciés. Plus de deux mille étudiants et étudiantes ont pris la place des quatre-vingt-seize pionniers de 1834. Après le local du Musée, après le vieux palais de Granvelle de la rue des Sols, ont été édifiés les Instituts du Parc Léopold, la Faculté de Médecine du Boulevard de Waterloo, les splendides bâtiments du Solbosch.

L'œuvre de Verhaegen est devenue immense. Elle est restée chère à tous ceux qui aiment le progrès, la recherche de la vérité et la liberté.

UN SIECLE DE VIE

1827. — Organisation dans les locaux du Musée de cours publics de Science et Belles-Lettres, sous le patronage du roi Guillaume 1^{er}. Baron, Van de Weyer, Lesbroussart et Quetelet figurent au programme.

4 novembre 1834. — Avec l'appui du pape Grégoire XVI, fondation à Malines de l'Université Catholique. Cette inauguration provoque à Liège et dans plusieurs villes, de violentes manifestations anti-cléricales.

Juin 1834. — A la loge des « Amis Philanthropes », Théodore Verhaegen expose son projet d'université libre et y rallie ses auditeurs. Une souscription s'ouvre.

20 novembre 1834. — Séance solennelle d'ouverture de l'Université Libre de Belgique (« de Bruxelles » après 1842). Cette séance historique est présidée par Rouppe, bourgmestre, et a lieu dans la Salle Gothique de l'Hôtel de Ville. On y entend des discours de Rouppe et de Baron. Quatre-vingt seize étudiants sont inscrits aux cours.

27 septembre 1835. — Première loi organique de l'enseignement créant les Universités de Gand et Liège. Cette loi instaure les jurys d'examens (dits « centraux ») d'où, jusque 1844, on écarte systématiquement les professeurs de Bruxelles.

1838. — Création de la « Société des Etudiants » de Bruxelles, présidée par Ferdinand de l'Eau d'Andrimont.

1840. — En exécution de la loi du 18 mars 1838, l'Ecole Militaire est créée. Le général Buzen, ministre de la Guerre, interdit aux professeurs de cette école de donner cours à l'Université.

10 mai 1841. — Création du rectorat. Pierre-François Van Meenen est nommé premier recteur (1841 à 1849). Théodore Verhaegen est nommé administrateur-inspecteur (1841 à 1862).

1^{er} mars 1842. — Création d'une Ecole de Pharmacie.

14 juillet 1842. — Défense de la première thèse de doctorat à l'U.L.B. (par M. Namur).

15 décembre 1842. — Les locaux du Musée ont été cédés par la Ville à l'Etat qui signifie à l'Université son expulsion, ceci en pleine année académique.

19 décembre 1842. — Les cours reprennent rue des Sols, dans les bâtiments de l'ancienne cour d'assise (ancien hôtel Granvelle) prêtés par la Ville de Bruxelles.

20 mai 1843. — Banquet inaugural de l'Union des anciens étudiants.

Novembre 1843. — Le nombre d'étudiants est de 176 et ne cessera de croître.

8 avril 1844. — Une loi corrige en apparence l'injustice des jurys d'examens, mais laisse encore de grandes facilités d'abus.

1844. — Le Conseil d'administration s'adjoint un délégué de l'Union des Anciens Etudiants.

1845. — L'Union des Anciens Etudiants organise une manifestation en l'honneur de Verhaegen pour le féliciter de son attitude à la Chambre où il a protesté contre la conduite des sœurs des hôpitaux vis-à-vis de certains malades.

24 mars 1847. — Le Conseil d'administration adresse au Roi et au deux Chambres, une protestation fortement motivée dans laquelle il demande que les étudiants soient assurés de trouver parmi les examinateurs, un professeur dont ils ont suivi les cours.

31 mars 1849. — Loi réformant les jurys d'examens et assurant une représentation équitable de l'U.L.B.

15 juillet 1849. — Loi modifiant les programmes universitaires et créant les grades de docteur en sciences politiques et administratives, de candidat en pharmacie, de pharmacien et de candidat-notaire, ratifiant ainsi les diverses initiatives de l'U.L.B.

6 octobre 1855. — A la séance solennelle de rentrée, Théodore Verhaegen prononce un discours célèbre contre le clergé qui vient d'attaquer à nouveau l'enseignement de l'U.L.B.

Septembre 1856. — Les évêques de Gand et Bruges qualifient l'enseignement de l'U.L.B. de « véritable pierre de scandale ».

2 mors 1858. — Mort de Pierre-François Van Meenen, premier recteur de l'U.L.B.

Octobre 1859. — Ouverture des nouveaux locaux de la rue des Sols, construits par Poelaert.

20 novembre 1859. — Fêtes du vingt-cinquième anniversaire de l'U.L.B. Discours de Charles De Brouckère, bourgmestre, et de Théodore Verhaegen.

20 avril 1860. — Mort de Charles De Brouckère, fondateur, professeur à l'U.L.B. et bourgmestre de la capitale.

8 décembre 1862. — Mort de Théodore Verhaegen. Ses funérailles ont lieu le 10 décembre, devant une foule nombreuse « émue et grandie elle-même », dit Vanderkindere, « à la pensée de ce mort illustre qui, par un exemple trop rare n'avait pas abdiqué à la dernière heure les convictions de sa vie ».

16 décembre 1864. — Loi élargissant la répartition des bourses d'étude au plus grand profit de l'U.L.B.

16 octobre 1873. — Création de l'Ecole Polytechnique.

1876. — Nouvelle loi sur l'enseignement supérieur abandonnant aux universités le soin de conférer les grades académiques.

Novembre 1880. — Inauguration d'une nouvelle école de pharmacie (rue des Finances et rue des Douze Apôtres).

Novembre 1884. — Fêtes du Cinquantenaire.

4 décembre 1884. — Fondation du Cercle Polytechnique.

7 juillet 1886. — Incendie de l'aile gauche du bâtiment, Les dégâts matériels sont importants.

Mars 1889. — Fondation du Cercle des Etudiants Socialistes. Fondateurs : De Brouckère, Kættlitz et Vandervelde.

5 novembre 1889. — Fondation du Journal des Etudiants.

27 mars 1890. — Inauguration du drapeau des étudiants socialistes. Au banquet avaient envoyé leur sympathique adhésion : Louis Bertrand, Guillaume De Greef, Hector Denis, Labarre, Ernest Nys, Edmond Picard, l'ancien recteur Rousseau. Discours d'Emile Vandervelde et Jean Volders.

Avril 1890. — Constitution de la Fédération des Cercles, base de l'A.G. actuelle.

3, 4 et 5 mai 1890. — Fêtes en l'honneur de la Fédération des Cercles.

Juin 1890. — La Faculté de Philosophie refuse l'imprimatur à la thèse de Georges Dwelshauvers, coupable d'excès de déterminisme.

13 octobre 1890. — La séance de rentrée a lieu dans la salle gothique de l'Hôtel de Ville. Le recteur coupable Martin Philipson, est sifflé et hué. Le bourgmestre Buls se croit autorisé à faire intervenir la police. Au milieu d'un désordre indescriptible, la séance est levée.

Octobre 1890. — L'Union musicale universitaire et vétérinaire fait entendre pour la première fois, le chant des étudiants, paroles de Georges Garnir, musique de Mélant. Fondation du journal des Etudiants Socialistes.

14 décembre 1890. — Premier Congrès national des Etudiants Socialistes. Fondation de la « Fédération des Cercles d'étudiants et anciens étudiants socialistes ».

Décembre 1890. — Bousculé dans les auditoires, le recteur Philipson démissionne. Il est remplacé par Léon Vanderkindere.

20 juin 1891. — Hector Denis est élu recteur.

Octobre 1891. — Il n'y a pas de séance de rentrée. Les étudiants voient de près la devise « Libre Examen ».

Octobre 1891. — Les Etudiants Socialistes fondent la Section d'art du P.O.B. 1891. — 1° Inauguration de l'Institut botanique Léo Errera. 2° Parution de la « Revue Universitaire ». 3° Hector Denis invite Elisée Reclus comme agrégé. Le Conseil ratifie, mais Reclus, tout en acceptant, demande de remettre ses cours à 1894, à cause de ses occupations.

Novembre 1891. — Incident du legs César De Paepe, mort le 19 décembre 1890. Le secrétaire du « Cercle des Etudiants en Philosophie » est menacé d'exclusion pour avoir adressé au Conseil les protestations de son cercle contre le refus d'accepter le legs du docteur De Paepe, consistant en sa bibliothèque.

17 octobre 1892. — Le calme est rétabli. Il y a une séance de rentrée.

1893. — 1° Incident du drapeau. Après les funérailles de A. Solvay, le drapeau de l'Université est enlevé au secrétariat et gardé malgré les réclamations : « Il a été donné, disent ces derniers, aux étudiants et non au Conseil. » 2° Fondation de l'« Université Itinérante » (par Messieurs les professeurs Leclère et Monseur), qui deviendra l'« Extension Universitaire ». 3° Au cours des incidents Reclus, le Conseil tentera de sévir contre « Extension », mais sera obligé de revenir sur sa décision.

Décembre 1893. — Ajournement indéfini des cours d'Elisée Reclus par le Conseil d'administration, malgré l'opposition du recteur Denis.

7 décembre 1893. — Trois cercles estudiantins votent, à ce sujet, un ordre du jour, et une lettre au Conseil.

Janvier 1894. — 1° Les étudiants refusent d'envoyer leur drapeau aux funérailles du prince Baudouin. 2° L'incident Reclus émeut l'opinion estudiantine.

11 janvier. — Les présidents des trois cercles protestataires refusent de retirer leur lettre au Conseil et le signifient à M. Graux, administrateur-inspecteur.

12 janvier. — Constitution d'un comité de protestation. L'action s'étend à 17 cercles.

15 janvier. — Une assemblée publique vote à son tour une résolution. Celle-ci, revêtue de 18 signatures, équivaut à la déclaration de guerre. Quelques jours après paraît un manifeste signé par 38 étudiants.

19 janvier. — Le Conseil d'administration se réunit et propose des peines disciplinaires. Le corps professoral, réuni également approuve cette décision à la majorité.

25 janvier. — 1° Démission d'Hector Denis qui s'oppose aux peines disciplinaires. 2° Léon Vanderkindere, faisant fonctions de recteur en tant que pro-recteur, prie les trente-huit étudiants de déclarer qu'ils n'ont pas voulu offenser les membres du Conseil par ce manifeste. Six s'y refusent. Douze autres se solidarisent. Le Conseil prononce donc dix-huit exclusions.

30 janvier. — Vanderkindere est sifflé et hué dans les couloirs. Suspension des cours.

10 février. — Le corps professoral autorise la réinscription des exclus qui en feront la demande. Le professeur Rommelaere est élu recteur.

13 février. — Réouverture des cours. Une centaine d'étudiants quitte l'Université. Fondation de l'« Université Nouvelle ». Elle fut fondée par Guillaume De Greef, qui avait été rayé du programme de l'U.L.B., Paul Janson, Edmond Picard, Eugène Robert, Emile Verhaeren, Furnémont, Dejonghe, Brunet, Vandervelde et Houzeau de Lehaie.

Elisée Reclus est invité à donner son cours à la loge « Les Amis Philanthropes ».

28 octobre 1895. — Inauguration des Instituts du Parc Léopold.

19, 20 et 21 novembre 1909. — Fêtes commémoratives du soixante-quinzième anniversaire de l'Université.

13 octobre 1909. — Exécution de Francisco Ferrer. Les étudiants forment un vaste mouvement de protestation qui s'étend à toute la population. Ils sont conduits par les professeurs Lucien Anspach, Monseur et Hector Denis.

1913. — Henri Lafontaine, président du Cercle des Etudiants et Anciens Etudiants Socialistes, reçoit le « Prix Nobel pour la Paix ».

1914-1919. — L'Université ferme ses portes pendant l'occupation de Bruxelles par les armées allemandes. De nombreux étudiants furent tués au front.

21 janvier 1919. — Séance solennelle de rentrée. Discours de M. Léon Leclère, recteur, et de M. Paul Héger, président du Conseil d'Administration.

1919. — Le professeur Jules Bordet le Prix Nobel de Médecine et de Physiologie.

1919. — Le professeur Jules Bordet reçoit le prix Nobel de Médecine et de Physiologie.

1919. — Reconstitution des Etudiants socialistes.

Février 1923. — Manifestation à Bruxelles contre la flamandisation de l'Université de Gand.

1924. — Inauguration du nouveau bâtiment des sciences dans la plaine du Solbosch.

29 mai 1926. — Création du Comité Universitaire de propagande coloniale qui depuis a organisé les grandes enquêtes sur la formation professionnelle des ingénieurs, des médecins et des fonctionnaires et magistrats de la Colonie.

1928. — 1^o La construction des derniers bâtiments est achevée au Solbosch; le déménagement est complet.

2^o Fondation du Cercle « Le Libre Examen ». Les présidents successifs seront : direction philosophique du monde étudiantin. Les présidents successifs seront : Julliard, Rubens, Ledrut, Moulin, Villain, Hirsch et Stranart.

Octobre 1930. — Ouverture des premiers cours en langue flamande.

Avril 1931. — Léo Moulin, étudiant à l'U.L.B., président du Libre Examen, est arrêté en Italie par les autorités fascistes. Un mouvement étudiantin formidable se développe sous la direction des professeurs Lespes et De Brouckère et d'autres. Une manifestation violente a lieu : les carreaux du Consulat d'Italie sont brisés; le professeur De Brouckère est arrêté, puis relâché. Une foule énorme assiste le 23 au meeting donné à la Madeleine où parle notamment Walter Deveen, président de l'A.G., le professeur Lespes, Sterckx, président de l'U.N., Octave Dierckx, sénateur libéral, et Emile Vandervelde. Léo Moulin, cependant, est condamné à deux ans de réclusion par le Tribunal Spécial Fasciste. Le recteur Georges Smets n'avait pas hésité à se rendre lui-même en Italie pour défendre un de ses étudiants.

27 mai 1931. — Le professeur Piccard et l'assistant Kipfer réussissent la première ascension stratosphérique.

18 août 1932. — Le professeur Piccard accomplit une nouvelle ascension en compagnie de Max Cosyns.

7 mai 1933. — Les fascistes de l'« Action Universitaire Belge » essaient de s'emparer du Libre Examen, aux élections. Ils se heurtent aux autres étudiants qui leur infligent une défaite écrasante.

Janvier 1934. — La grève éclate à la suite de la nomination de l'assistant cléricol Gillet, qui démissionne.

Avril 1934. — Le Libre Examen, l'A. G., les Etudiants Libéraux, Socialistes et Marxistes, mettent hors la loi les fascistes de la « Légion Nationale ».

18 août 1934. — Troisième ascension stratosphérique du ballon F.N.R.S., ayant à bord Max Cosyns et Nérée Vanderest.

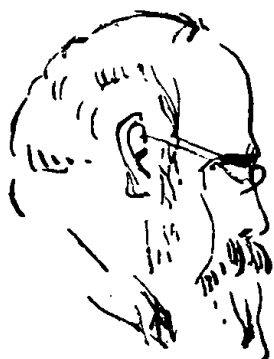
Novembre 1934. — Fêtes du Centenaire de l'U.L.B.



LES RECTEURS

Pierre Van Meenen	1841-49	Ernest Rousseau	1884-86
Jean Tieleemans	1849-61	Jean-Baptiste Depaire	1886-88
Louis De Roubaix	1861-62	Eugène Vander Rest	1888-90
Adolphe Roussel	1862-63	Martin Philippson	1890-91
Jean Altmeyer	1863-64	Léon Vanderkindere	1891-92
Joseph Hannon	1864-65	Hector Denis	1892-94
Pierre Graux	1865-66	W. Rommelaere	1894-96
Egide Arntz	1866-67	Comte E. Goblet d'Alviella	1896-98
G. Tiberghien	1867-68	Paul Héger	1898-1900
Jean Francqui	1868-69	Adolphe Prins	1900-01
Gottlieb Gluge	1869-70	James Van Dunnen	1901-03
Louis Bastiné	1870-71	Maurice Vauthier	1903-05
Eugène Van Bommel	1871-72	Edouard Kufferath	1905-06
Nicolas Schmit	1872-73	Auguste Lameere	1906-08
Jean Thiry	1873-74	Paul Errera	1908-11
Alphonse Rivier	1874-75	Jean Demoor	1911-14
G. Tiberghien	1875-76	Léon Leclère	1914-20
Alfred Zimmer	1876-77	Charles De Keyser	1920-23
Henri Bergé	1877-78	Albert Brachet	1923-26
Arsène Pigeolet	1878-79	Maurice Ansiaux	1926-29
Xavier Olin	1879-80	Georges Smets	1929-32
Léon Vanderkindere	1880-82	Edouard Bogaert	1932-
Emile Yseux	1882-84		





LE LIBRE EXAMEN ET LE SOCIALISME

par Louis de BROUCKERE.

L'Université de Bruxelles fête son centenaire. Professeurs et étudiants sentent mieux encore à cette occasion les liens qui les unissent à notre « Alma Mater ». Professeurs et étudiants socialistes ne seront certes pas les derniers à lui témoigner leur enthousiaste et profonde affection.

C'est qu'ils sont bien chez eux dans la Maison du Libre Examen ! Et puisque mes jeunes camarades désirent que j'exprime ici nos idées communes, je vais essayer de dire combien nous sommes profondément attachés au principe dont Bruxelles se réclame et quelles raisons particulières nous en avons.

I

On confond souvent sous le nom de Libre Examen deux choses différentes — et d'ailleurs complémentaires :

Le **Devoir** d'examiner, sans se laisser arrêter jamais ni par les préjugés, ni par la crainte, ni par l'intérêt.

Le **Droit** de se livrer à cet examen.

Ce droit est essentiellement lié à tout l'ensemble de ce que le Syllabus appelait avec tant de mépris « les libertés modernes », ou si l'on préfère, aux « droits de l'homme », tels que la Révolution dans la conspiration des Egaux, c'était pour la sauver et pour la Constitution de 93. Pas de vraie liberté d'examen sans liberté personnelle ou — chose plus évidente encore — sans liberté d'expression.

Or, le socialisme — **conçu comme le système de pensée qui se forme et qui se développe comme une conséquence du mouvement ouvrier** — a, avec la Révolution française, une liaison idéologique évidente.

C'est de la déclaration des droits de 93 que se réclamaient ardemment les Babouvistes que Marx considérerait si justement comme nos premiers ancêtres légitimes et dont lui-même s'est beaucoup inspiré.

Les prolétaires de Paris, vaincus par la réaction thermidorien-

ne, brutalisés par le Directoire, restaient passionnément fidèles à cette Révolution qu'ils avaient faite. Et s'ils risquèrent leur vie dans la conspiration des égaux, c'était pour la sauver et pour la compléter. Ils voulaient à la fois restaurer les libertés garanties par la grande Constitution révolutionnaire et les étendre. Ils voulaient, suivant une formule qu'ils employaient souvent, « affranchir l'homme de la misère » comme on l'avait affranchi de l'Eglise et des seigneurs. Ils entendaient compléter l'égalité devant la loi par l'égalité devant la propriété. L'idée directrice de tout ce mouvement socialiste, bien plus intense et bien plus puissant alors qu'on n'est généralement disposé à l'admettre, est exprimée avec une grande clarté dans ces quelques lignes du « Manifeste des Egaux ».

« La Révolution française n'est que l'avant-courrière d'une autre révolution bien plus grande, bien plus solennelle et qui sera la dernière.

» Le peuple a marché sur le corps aux prêtres et aux rois coalisés contre lui : il en fera de même aux nouveaux tyrans, aux nouveaux Tartufes politiques assis à la place des anciens.

» Que nous faut-il de plus ? L'égalité des droits.

» Il nous faut non pas seulement cette égalité transcrite dans la déclaration des Droits de l'homme et du citoyen, nous l'avons au milieu de nous, sous les toits de nos maisons. »

Développement, donc, de cette égalité que la Révolution avait établie et qui n'était pas autre chose que l'égalité dans un système de libertés garanties. Développement qui impliquait assurément le **maintien**, autrement encore que par une conséquence purement logique : le but même du complot, où s'étaient associés avec les communistes tous les démocrates convaincus et hardis, était le rétablissement de la Constitution de 93.

II

Les débuts du mouvement ouvrier anglais se lient comme ceux du mouvement français à la grande tradition de 89 et de 93. Les emprunts idéologiques sont aussi manifestes et presque aussi importants. Le retentissement de la pensée révolutionnaire dans les premiers clubs populaires de la Grande-Bretagne apparaît déjà à l'observateur attentif pendant la période de la Révolution. Il grandit formidablement après la fin des guerres, quand les communications se rétablissent et que l'on peut considérer avec moins de préjugés une idéologie qui n'est plus celle des « ennemis » officiels. La Révolution inspire presque seule les premiers chartistes. Ils s'attachent essentiellement à réclamer les libertés démocratiques, dans l'ordre politique, dans l'ordre civil, dans l'ordre de l'esprit. Ce n'est que peu à peu, à mesure que l'idéologie nouvelle pénètre dans des milieux plus spécifiquement ouvriers que le programme se **complète** par des revendications d'un

caractère plus particulièrement prolétarien. Ces préoccupations nouvelles qui naissent des conflits industriels provoqueront après le premier quart du XIX^e siècle un mouvement d'idées tout à fait remarquable dans les syndicats, dans les embryons d'organisations coopératives. Mais jamais elles ne feront négliger les « droits de l'homme ». Elles contribueront, au contraire, à rendre cette revendication plus ardente. A mesure que le mouvement progresse, on se persuade toujours davantage que leur conquête était la condition préalable à la révolution sociale, à la révolution finale abolissant les privilèges de la propriété. La conception de cette révolution même s'inspirait à la fois de l'expérience acquise au cours des luttes ouvrières, de la tradition babouviste, et à travers celle-ci des efforts tentés par la partie la plus hardie du prolétariat parisien durant le règne éphémère de la Commune révolutionnaire.

La liberté démocratique d'abord. C'est le mot d'ordre certain du mouvement ouvrier naissant dans les deux grands pays où il se manifeste avec force pendant ou immédiatement après la grande secousse qui marque la naissance du monde contemporain. Au cours des périodes suivantes du développement socialiste, ce mot d'ordre demeure incontesté. C'est celui que Marx donne aux prolétaires en conclusion de son « Manifeste des Communistes ». Il y annonce la révolution politique imminente, qui doit restaurer la démocratie avec les droits de l'homme. Il invite les prolétaires à s'y jeter hardiment, de travailler à son succès décisif et complet. Ce sera, dans son esprit, le premier pas indispensable vers des réalisations encore plus larges, vers la révolution sociale dont il espère la venue aussi promptement que le faisait Babeuf. Les faits devaient, hélas, lui réserver une amère déconvenue. Elle fut du moins le point de départ d'un progrès nouveau de sa propre pensée comme de celle des travailleurs militants. L'idée socialiste sortit plus forte et surtout plus précise de la grande épreuve que la réaction contre-révolutionnaire lui réservait.

III

La défaite de la révolution ouvrière sur les barricades de juin, la réaction politique qui, dans l'Europe presque entière devait ramener des formes d'absolutisme, plus ou moins larvé, portèrent un rude coup au mouvement ouvrier. Elle lui fit mieux sentir encore tout le prix de cette liberté dont il avait joui un moment. La conquête des libertés modernes ne lui apparaît plus seulement comme la première phase de la révolution sociale, mais aussi comme le seul moyen de la préparer.

Les syndicats, dès cette époque, ne sont plus inconnus sur le continent. Les coopératives ont pris un développement soudain sous l'impulsion des événements de 48 et nulle part, désormais, elles ne disparaîtront tout à fait, même aux heures les plus som-

bres. La propagande socialiste tend à dépasser les petits groupes fermés où elle s'était cantonnée tout d'abord. Il lui faut des journaux, des réunions publiques, une organisation régulière, ouverte, où l'on puisse poursuivre la propagande et ordonner l'action. Et les premières conquêtes de la législation sociale ont enfin montré tout le profit pratique, concret, immédiat que la classe ouvrière peut tirer des libertés politiques.

Socialisme politique, socialisme « institutionnel » ont besoin des libertés élémentaires. L'absolutisme les tue ou, chose pire, les réduit à un état lamentable de domesticité : Badinguet s'est efforcé d'avoir ses organisations ouvrières, comme fit plus tard le tsar. La pensée s'endort quand la liberté ne la féconde pas, quand grâce au fonctionnement même de la démocratie elle ne se heurte pas sans cesse à la pensée contraire, se fortifiant par la lutte et s'y enrichissant à la fois de tout ce que l'adversaire apporte lui aussi de vérité.

Les libertés modernes peuvent seules fournir le milieu nécessaire au développement normal et vigoureux des idées socialistes et du mouvement ouvrier. J'hésite un peu à répéter une phrase si souvent redite qu'elle constitue un lieu commun. Mais je la répète tout de même, estimant justement que s'est là une des seules propositions qui n'aient pas encore cessé d'être vraies quand déjà elles sont devenues banales. Je n'entreprendrai pas, assurément, ici l'histoire de cette proposition. Je ne dirai pas comment elle a contribué à fixer la tactique des partis ouvriers avant-guerre et depuis. Mais qu'il me soit permis d'en rappeler brièvement l'affirmation la plus émouvante, celle que Rosa Luxembourg formula dans sa prison, quelques jours avant sa mort tragique. Il s'agit de l'adjuration solennelle qu'elle adressait, en cette heure décisive, aux Bolchéviks. On sait quels liens d'amitié et quelle sympathie politique l'unissaient à ces derniers.

Je voudrais reproduire le passage tout entier. Je ne l'ai malheureusement pas sous les yeux au moment où je trace hâtivement ces lignes. Il est d'une beauté de pensée et d'une noblesse d'expression incomparables. Je dois, hélas, me borner à en donner la substance.

« Comment, dit-elle à ses camarades, pouvez-vous espérer voir exercer **vraiment** le pouvoir par le prolétariat, si vous ne rétablissez pas d'abord et de la façon la plus large la libre discussion, le droit plein d'exprimer sa pensée par la parole ou par la plume ? On comprendrait qu'un pouvoir de privilège se maintienne dans le silence de la pensée. Mais un pouvoir populaire ? Pour décider, il faut que les travailleurs sachent. Ils ont devant eux la tâche formidable de résoudre les mille problèmes de la révolution. Toute erreur peut leur être fatale et les rejeter dans l'enfer dont ils viennent de s'échapper. Comment pourraient-ils réussir sans un prodigieux haussement spirituel ? Or, leur pensée comme celle de tous les hommes s'épuise, tarit, si la liberté ne lui apporte

le seul moyen efficace de se rajeunir chaque jour. Faute d'une liberté complète d'opinion on ne peut avoir de pouvoir (je pense qu'elle dit de dictature) du prolétariat, mais seulement le règne d'un certain nombre de fonctionnaires bientôt séparés de la masse dans l'impossibilité où ils sont de s'inspirer de sa pensée faiblissante, ni même de connaître cette pensée. »

IV

Mais il est temps de passer à un autre ordre de considérations. Il ne suffit pas de parler du libre examen comme de l'une des libertés nécessaires parmi d'autres. Il faut l'étudier dans ce qu'elle a de particulier. Il faut examiner plus attentivement encore le devoir correspondant.

Le Socialisme a besoin de libre examen parce que d'abord il a besoin d'**examen**, et qu'il n'y a jamais d'examen véritable, fécond, s'il ne s'accomplit pas en parfaite liberté.

Le Socialisme a besoin d'examen parce que, de par sa nature même, il constitue un système de pensée en état perpétuel d'élaboration et qui perd sa raison d'être s'il cesse d'évoluer sous la pression des faits.

A vrai dire, il n'est pas autre chose que la synthèse de l'expérience acquise dans la lutte prolétarienne. Il était, quand Babeuf le formulait dans le manifeste, bien différent de ce qu'il est aujourd'hui. Et le manifeste offrait lui-même une image modifiée de ce qui s'était exprimé dans quelques clubs avancés, quelques loges maçonniques et beaucoup de compagnonnages. Il nous faudrait un singulier orgueil pour imaginer que dans sa forme actuelle notre pensée socialiste soit arrivée à son état parfait. Il importe assurément de la « repenser » constamment, acceptant tous les faits nouveaux, cherchant passionnément à les connaître exactement, à les comprendre complètement. Si nous nous abandonnions à quelque paresse d'esprit ou à je ne sais quelle puéride vanité dogmatique, bientôt le socialisme, vieilli, cesserait de conquérir les esprits et de mettre son empreinte sur les faits.

Le Socialisme doit sans cesse s'examiner librement lui-même. Mais il ne le peut vraiment qu'à la condition que tout autour de lui le libre examen soit la règle respectée de la pensée scientifique, ou plutôt de tout espèce de pensée.

Tout se tient dans le domaine de l'esprit. C'est nous qui, pour notre commodité, classons les vérités dans des compartiments distincts. La nature ne connaît point nos divisions artificielles. L'expérience ouvrière n'est qu'une portion de la grande expérience des hommes. Mille relations compliquées relient la partie au tout. Rompez-les ; il ne reste plus qu'une matière morte là où il y avait un organe vivant.

Le Socialisme vit dans un ensemble donné de pensées, de sentiments, dans une activité psychologique dont on ne peut le sépa-

rer. Je n'ai jamais compris, quant à moi, qu'il put y avoir un socialisme religieux, si l'on donne au mot religieux son sens habituel (et il ne faut pas, dans l'intérêt de la clarté, remanier tout le temps le dictionnaire !). Si j'accepte de croire d'avance ce que dira le Pâpe, ou ce que portera la Bible ou le Coran, si je prétends garder comme inaccessibles à l'examen quelques principes essentiels, comment pourrai-je développer librement, donc utilement ma pensée révolutionnaire ? Notre effort socialiste consiste à remettre en question toutes les idées sociales que l'on croyait acquises : la propriété, l'Etat, la famille, toutes celles qui, justement parce qu'on les avait considérées comme fondamentales et nécessaires, étaient revêtues d'un caractère sacré. En les discutant, j'ébranle donc la religion, parce que j'ébranle l'ordre social. Vouloir laisser la religion en dehors du débat, c'est vouloir qu'il demeure singulièrement superficiel. Comment affronter son maître si l'on n'ose « examiner » Dieu ?

Faut-il invoquer ici l'opinion de Marx ? On sait avec quelle insistance il demandait que l'on mette les œuvres de Voltaire et des encyclopédistes sous les yeux des ouvriers. C'était, à son sens, le début nécessaire de toute éducation socialiste.

Est-il besoin de dire que le libre examen de toute proposition scientifique, politique, sociale est aussi indispensable au développement sain du socialisme que celui des dogmes religieux ? La recherche socialiste, si active naguère dans mainte université allemande, y serait inconcevable aujourd'hui, fut-elle permise, tant que toute autre forme de la libre recherche s'y trouvera proscrite. Mussolini, dit-on, voudrait reformer en Italie un petit noyau d'écrivains socialistes (pourvu qu'ils fussent « assagis »). Peut-être finira-t-il par trouver quelques hommes assez découragés, assez craintifs ou assez asservis pour se prêter à cette expérience (bien que ses premières tentatives aient fort lamentablement échoué). Mais même alors, qui ne voit que le socialisme « pensé » dans ces conditions, dans une atmosphère de soumission générale, sans examen libre, ne pourrait jamais être qu'une ombre vaine, dépourvue de substance ?

V

Parce que le socialisme est une doctrine en voie de formation, d'ascension, parce qu'il monte avec le prolétariat, parce qu'il est ainsi essentiellement jeune, actif, qu'il a constamment à résoudre mille problèmes toujours renouvelés, nous avons plus que personne un intérêt vital à ce que se répande et s'affermisse toujours la pratique du libre examen.

Mais n'oublions jamais cette vérité essentielle : Il n'y a de **libre** examen qu'à la condition qu'on **examine**. La liberté est inutile à qui ne veut ou ne peut en faire usage.

Je songe ici à ceux qui ne peuvent pas, à ces innombrables

unités humaines à qui les conditions d'une vie misérable ou d'une vie socialement diminuée ne permettent pas de s'élever jusqu'à la pensée.

Quand Condorcet, avant d'accepter son supplice, écrivait cette « Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain » qui restera toujours comme l'une des manifestations les plus sereines de la pensée philosophique, il montrait comment les progrès de l'esprit seraient définitivement assurés quand l'instruction serait à ce point étendue, quand le nombre des hommes participant au progrès des lumières serait devenu tel que la civilisation reposât large comme l'humanité. Et quand, se réclamant de la tradition de ce noble esprit, Babeuf donnait, sous le nom d'analyse, le programme de sa révolution, il disait :

« Nul ne peut, par l'accumulation de tous les moyens, priver un autre de l'instruction nécessaire pour son bonheur ; l'instruction doit être commune. »

Grande parole, à laquelle il convient de réfléchir souvent. Le libre examen ne peut être ni le privilège des seuls universitaires, ni un devoir qui leur soit exclusif. Il suppose une façon de concevoir la vie qui ne peut être solidement établie qu'à la condition de devenir universelle. Il faut que le libre examen soit, enfin, le bien commun de tous les hommes et leur souci commun.

Mais on ne peut les affranchir vraiment du dogme et de l'ignorance qu'en les affranchissant aussi de la misère et de la servitude.

Célébrons le libre examen dans la Maison de Verhaegen. Et travaillons à le faire triompher partout, avec le socialisme.

Louis de BROUCKERE,
professeur à l'Université Libre de Bruxelles,
ancien étudiant socialiste.



Les quatre derniers Recteurs de l'U. L. B.

ALBERT BRACHET
1923-1926

MAURICE ANSIAUX
1926-1929

GEORGES SMETS
1929-1932

EDOUARD BOGAERT
1932

LE LIBRE EXAMEN ET LA SCIENCE

par Paul BRIEN.

Il n'y a pas de science possible sans libre-examen. La science vise à connaître et, par la connaissance, à comprendre les phénomènes qui tombent sous nos sens. Comprendre ne signifie pas découvrir les causes premières. Ces causes nous échappent, elles ne relèvent pas de la recherche scientifique. L'organisation de l'esprit humain nous permet d'observer certains phénomènes et, par voie d'analyse expérimentale, de découvrir, de décrire et de mesurer les facteurs accessibles à l'investigation et qui conditionnent ces phénomènes. Comprendre, c'est établir les lois de ce conditionnement de facteurs, et prévoir ensuite les courbes de leurs modalités et de leur évolution. Pour réaliser ce travail scientifique de connaissance et de compréhension, l'esprit doit rester libre. Le libre-examen est donc une méthode de travail, peut-être mieux encore une attitude morale indispensable au progrès de la science. En entrant dans son laboratoire, tout homme de science se dévêt, si l'on ose dire, de ses sentiments, de ses traditions, de ses préjugés pour tenir compte exclusivement des faits que l'expérience soumet à sa sagacité, faits qui seront analysés, coordonnés en toute sérénité, à l'abri de toute pression économique, politique, sociale ou religieuse du monde extérieur. C'est dans cet état d'esprit et par cette discipline que les faits peuvent être observés avec le plus d'objectivité.

* * *

La science, cependant, n'est pas exempte de notions conjecturales ou spéculatives. Au contraire, les progrès de la compréhension scientifique, la valeur explicative d'une science, dépendent beaucoup de ses hypothèses. Accumuler des faits ne serait pas œuvre scientifique, s'ils ne devaient être catalogués, classés, assemblés pour l'édification d'une hypothèse. L'élaboration d'une hypothèse est l'œuvre la plus haute et la plus féconde du travail scientifique, qu'elle suscite et dirige. Les créateurs d'hypothèses sont les architectes de la science, qui ne se construit que lentement, brique après brique. Mais l'hypothèse n'est pas une simple rêverie. Si elle apparaît parfois brusquement à la façon d'une inspiration heureuse, elle n'en est pas moins le résultat d'un tra-

vail synthétique et presque subconscient qu'entretient la connaissance longue et patiente de faits considérés sous tous leurs aspects et d'où surgit la pensée.

* * *

Une hypothèse aura un réel caractère scientifique si elle coordonne et enchaîne les faits connus, si elle se soumet elle-même à la critique expérimentale pour s'affaiblir éventuellement devant les acquisitions nouvelles qu'elle aura suscitées. Une hypothèse scientifique est donc un palier dans l'histoire de la connaissance humaine ; elle n'a pas d'autre droit à notre respect. Elle ne peut devenir un dogme, car elle est toujours sujette à révision. L'homme de science s'en sert, il n'en est jamais l'esclave. Il l'abandonne dès qu'il la sent devenir dangereuse à la liberté, à la lucidité avec laquelle il doit accueillir une découverte sérieuse. Le libre-examen est indispensable à la conception d'une hypothèse, à la coordination des faits en une théorie féconde. Cet état d'esprit n'est pas toujours atteint. L'homme reste un homme malgré tout. Devant tout progrès de la science, on a vu s'opposer souvent une sorte d'inertie grincheuse, se dresser parfois l'hostilité sourde, farouche et obstinée de certains hommes qui se croyaient sans doute autorisés à faire obstacle aux idées nouvelles dont ils ne pressentaient que le danger pour la quiétude de leur esprit, le maintien de leurs conceptions scientifiques, morales ou sociales.

* * *

D'autre part, la science pâtit parfois d'une certaine orientation imprimée aux courants d'idées qui, sans correspondre cependant aux nécessités évidentes de la recherche et de la connaissance, entraînent parfois les élites.

La Renaissance, par ailleurs si favorable à l'émancipation de l'art et de la pensée, n'en fut pas moins, dans le domaine scientifique, la digne fille du Moyen Age, dogmatique, théologique et scolastique.

Pour les humanistes, à qui leur belle culture gréco-latine permettait la lecture passionnée des Anciens, Aristote et Galien étaient la Vérité, au nom de laquelle on était en droit de jeter l'anathème du haut des chaires universitaires, à tout audacieux qui en contestait la valeur. Et cependant, Aristote et Galien avaient été les artisans de la méthode scientifique. Leur œuvre était là pour témoigner qu'il n'y a de réalité que dans le concret, dans l'observation et l'expérimentation des faits, seuls objets du travail et de la raison.

Plutôt que d'accepter une telle liberté de pensée, les Humanistes auraient préféré contester l'existence des taches du soleil par le texte d'Aristote que de s'en assurer par l'observation directe, et nier l'anatomie humaine au nom des descriptions de la dissection du macaque laissées par Galien. Le Moyen Age avait fait perdre la discipline nécessaire à la recherche scientifique, celle du libre-examen. Ce furent parfois des autodidactes de génie qui la retrouvèrent sous l'impulsion irrésistible de l'avidité de savoir. « Je ne sais ni grec ni latin », répondait Ambroise Paré aux grands Humanistes qui le raillaient de ne pouvoir décliner son nom en latin, et il ajoutait : « Il reste plus de choses à trouver qu'il n'y en a de trouvées ; il ne faut pas nous reposer sur le labeur des Anciens comme s'ils avaient tout dit. Ils doivent nous servir d'échauguettes pour voir plus loin ».

Oserait-on dire qu'aujourd'hui encore il ne subsiste rien de la prétention des Humanistes livresques de la Renaissance qui monopolisaient la seule noble culture dans la lecture des textes gréco-latins ?

Si les religions ne manquent pas d'une certaine beauté par les décors et le rituel dont elles s'entourent, par l'élan émouvant des masses envoûtées, fascinées par le prestige de leurs prières, elles n'en ont pas moins été un obstacle à la science, obstacle d'autant plus redoutable que ces religions avaient acquis plus de puissance sociale et politique.

L'esprit religieux et l'esprit scientifique sont aux antipodes. La religion et la science ne peuvent s'associer sans se nuire mutuellement. La science est objective, critique, et sa poésie relève de la pensée pure. La religion est dans le plan sentimental et mystique ; elle trouve sa beauté dans la confiance et le renoncement. La science vise à l'émancipation lucide de la conscience individuelle, la religion plonge les masses dans une exaltation puissante sans doute, mais obscure, dans une sorte de bonheur inexprimable, aveugle et doux. La discipline scientifique qui conduit à la libération de l'esprit et à la **maîtrise de soi**, contrecarre les aspirations religieuses. Or, la religion, quoiqu'on en dise, n'est pas affaire privée. La religion n'a de force ni de prestige que par la masse qu'elle conquiert. Elle s'efforce de devenir un Etat dans l'Etat, quand elle ne devient pas l'Etat lui-même, par l'organisation hiérarchique, solide et ramifiée de ses ministres dévoués. C'est ainsi que la religion a souvent eu le moyen, la force et l'audace de briser l'élan de la recherche scientifique et de détourner, sous l'influence émolliente de ses aspirations mystiques, les masses populaires de la voie vers l'amélioration humaine.

Il n'en est pas moins vrai que des hommes de science de toute première valeur puissent être religieux. Ils sont même nombreux et font le plus grand honneur à la science. Pasteur en est un des plus illustres exemples. Mais si, dans le même homme, les deux

tendances cohabitent, elles n'agissent pas en même temps. La religion est placée au-dessus de la science et lui est inaccessible apparemment, par son essence même. En dehors de son laboratoire et de son travail scientifique, le savant religieux réapparaît avec sa foi inaltérée, confiante et simple. La foi arrête les déductions scientifiques au seuil des jouissances de la vie intérieure, car la science n'apporte pas ces espérances religieuses égotistes et naïves, d'autant plus séduisantes qu'elles semblent consolatrices ; elle inhibe la force de se dégager de toute illusion puérile et humiliante et de se complaire dans la seule clarté du déterminisme irrévocable sans autre espérance que celle de créer, à travers les douleurs et les injustices mêmes, plus de beauté, plus de noblesse pour soi et pour autrui, dans la seule joie profonde de vivre intensément et généreusement.

* * *

Sans insister davantage sur le conflit de la religion et de la science dans chaque conscience individuelle, il faut reconnaître que le sentiment religieux, même placé en dehors de toute préoccupation scientifique, entretient un besoin de mysticisme polymorphe que savent exploiter certaines préoccupations politiques pour pousser les foules à l'abandon d'elles-mêmes et à l'exaltation meurtrière incompatible avec la dignité humaine. D'autre part, ce vague mysticisme ne manque pas de jeter dans la pensée scientifique un trouble réel et un découragement évident.

La science s'efforce de ramener le mécanisme des phénomènes observables au jeu de facteurs naturels ; la science est positiviste et déterministe. La connaissance chemine d'erreur en erreur, si l'on peut dire, délaissant une hypothèse autrefois féconde pour adopter une conception actuelle plus adéquate. Mais à chaque critique d'une théorie classique, le mysticisme se dresse pour proclamer la faillite de la science, sans vouloir reconnaître que la soit-disante faillite est une crise de croissance. Et cependant il n'est pas une découverte scientifique qui n'ait rétréci le domaine où se retranche le mysticisme.

Devant l'insuffisance actuelle des théories transformistes (lamarckisme, darwinisme, mutationisme), des philosophes de la biologie n'ont pas hésité à contester l'évolution même ; d'autres philosophes aussi mal inspirés ont voulu en trouver l'explication dans un principe vital, irréductible à la physique et à la chimie. (L'élan vital, de Bergson.)

Les résultats étonnants de la physiologie expérimentale ont été, au cours de ces dernières années, si abondantes, qu'une sorte de lassitude s'est manifestée à vouloir considérer le phénomène vital

comme le résultat de réactions complexes physico-chimiques. Un peu partout, les théories vitalistes renaissent, tendant à considérer la vie comme l'expression d'une force vitale particulière en dehors des forces physiques. Les découvertes récentes de la biologie ne permettent cependant ni cette abdication ni ces hypothèses vitalistes. Les théories vitalistes ne présentent aucun des caractères de l'hypothèse scientifique que nous signalions plus haut. Lorsque le vitalisme se déclare en dehors de la physique et de la chimie, il se place sur un plan inaccessible à nos méthodes d'investigation; il n'est donc pas contrôlable; il ne suscite aucune recherche. Enfin, le principe vital n'explique rien, car il serait trop commode pour notre paresse que de laisser ce mysticisme particulier, couvrir notre ignorance par un mot plus incompréhensible que la chose qu'il veut expliquer.

Les découvertes physico-chimiques dans le domaine biologique sont trop belles pour que nous soyons autorisés à douter de l'avenir et à renoncer à faire confiance à une méthode qui a déjà tant donné.

Il ne faut point se cacher les difficultés dont nous sommes loin d'entrevoir les solutions. Il ne faut pas non plus, devant l'immensité de la tâche à poursuivre, déclarer que ce qui nous est inconnu aujourd'hui est nécessairement inconnaissable. Gardons calmement, froidement, notre courage et notre confiance. C'est là toute la portée du libre examen dont se réclame l'Université de Bruxelles.

Notre Université ne prétend pas le monopoliser; elle sait que bien d'autres institutions, même religieuses, ont accompli une œuvre scientifique, brillante et féconde. Mais l'Université de Bruxelles restant fidèle aux méthodes de travail positivistes et déterministes, a la volonté d'appliquer le libre examen sans restriction, de lui ouvrir tous les champs de l'activité intellectuelle de façon à permettre à chacun d'atteindre à la maîtrise de soi la plus parfaite et la plus lucide. Le mysticisme ne peut végéter et grandir que dans les âmes qui se négligent ou s'abandonnent.

Paul BRIEN,
professeur à la Faculté des Sciences.



Le Libre Examen et la Pédagogie Sociale

par René JADOT.

Vous souvenez-vous du vieux pédagogue de la
cour, appelé le tyran des mots et des syllabes?...
BALZAC, Socrate chrétien.

De toutes les activités humaines, l'éducation est sans doute celle dont les vertus opérantes sont à la fois exaltées avec le plus de ferveur, et utilisées avec la plus triste indigence.

C'est la grandeur et la misère de la pédagogie de pouvoir être ainsi adulée par les uns et méprisée par les autres, sans qu'il apparaisse que les uns ou les autres aient de plus raisonnables motifs à leur foi intransigeante ou à leur scepticisme ironique et désabusé.

La pédagogie a, en effet, des prétentions saisissantes et impressionnantes. Et ses pires détracteurs ne sont pas, quoi qu'ils en disent, loin de croire qu'elle pourrait bien un jour représenter réellement la force qu'elle s'accorde un peu prématurément. Ils ne peuvent pas manquer, en effet, d'être frappés par le zèle évident que manifestent les dirigeants de tous les pays en mal de révolutions progressives ou régressives, pour transposer dans le domaine de l'éducation leurs volontés de mutation, et pour enrainer par l'action de l'école des pensées qu'ils ne sont pas trop sûrs d'avoir accroché bien solidement dans l'esprit et le cœur des hommes.

Tout qui veut changer la face du monde pense à l'éducation qui, selon le mot fameux de Vridt, « peut nous donner une nouvelle terre, en une seule génération ».

Tout qui veut durer et conserver à l'ordre des choses et aux rapports des hommes la même physionomie profonde pense aussi à l'éducation pour stabiliser les institutions, en chevillant dans l'âme des enfants les cadres d'une tradition dont on redoute la malséance ou la trop flagrante exiguité.

Voilà comment la pédagogie se laisse déposséder et adultérer, pour n'avoir pas encore conquis une royauté autre qu'une royauté fainéante. C'est une reine, par nature et par destin, puisqu'on lui a confié les plus puissants leviers du pouvoir, soit de gouverner le monde de ceux qui montent à l'irrésistible assaut de l'avenir. Et

pour bien gouverner, elle pouvait mieux encore que prévoir, elle avait la faculté de pré-agir, de prévenir et de prédominer.

Alors que tant de royautes ne s'étendent que sur des sociétés expirantes d'hommes expirants, sur des royaumes qui ne sont déjà plus de ce monde, la pédagogie est appelée à régner sur un monde qui se lève, et qui aurait pu lui témoigner autant d'ardeur à la servir, que de foi à l'entendre et de fidélité à la suivre.

Comment se fait-il donc qu'une reine aussi puissante se soit laissée ballotter au gré de volontés étrangères, aussi périlleuses pour sa souveraineté que désastreuses pour son crédit ?

C'est que la pédagogie est une jeune reine timide qui continue à se laisser circonvenir par la gérontocratie de philosophes et de métaphysiciens qui, pour l'avoir porté sur les fonds baptismaux — et lui avoir donné un si laid et si vieux patronyme — se sont arrogés le droit exclusif et tyrannique de la gouverner encore et toujours, pour mieux gouverner les autres en son nom.

C'est ainsi que ses maîtres l'ont empêché si longtemps de regarder au delà des murs tristes et roussis de son palais vieillot, d'entendre d'autres échos que ceux d'Aristote et d'Abélard, de respirer d'autres parfums que l'haleine des théologiens et des moralistes qui n'ont pas cessé encore de vomir sur Erasme, Montaigne et Rousseau.

En lisant « Faust », je me suis mis à penser bien souvent à la tournure qu'aurait pris le fameux drame, si Méphisto avait eu la pensée et la puissance de jouer à ses victimes ce méchant tour de faire, par une magie semblable, peser sur les épaules de Marguerite le poids des ans dont Faust fut subitement délesté.

Ne me dites pas surtout que Faust eut souhaité redevenir un vieillard plus proche ainsi de l'aimée. Je gage qu'il n'eut pas reconnu son amie, et qu'il s'en fut allé avec une ingratitude altière vers des jeunessees qui l'eussent mieux payé de la perte de son âme.

C'est un peu ce qu'il advient de la pédagogie rajeunie par la science, par une science qui eut le temps de vieillir souvent, avant que de lui avoir infuser assez de son sang riche pour la réveiller d'une longue et obstinée torpeur.

La pédagogie ainsi rajeunie par les biologistes, les physiologistes et les psychologues..., s'agite avec orgueil, se croit délibérément affranchie de toutes les servitudes qui l'opprimèrent durant tant de siècles..., et ne reconnaissant plus ceux qui la libérèrent, elle se jette éperdument dans les bras de nouvelles mystiques, des thomismes repeignés, des nationalismes échevelés, de toutes les doctrines qu'une puérité fulgurante dispensent de raison et de sagesse.

C'est le sort des philosophies, tout comme des hommes, qui n'ont pas mûri au soleil de la liberté. Incapables de jouir d'un bien

qu'elles n'ont pas élaboré dans leur propre sève, et qu'elles n'ont pu que s'annexer sans maîtrise ni profit, elles l'endurent au lieu de s'en vivifier. Et elles ne tardent pas à retourner à leurs premiers amours de langueur et de paresse.

C'est le mal qui menace la pédagogie. Elle est, malgré de nombreuses et bienfaisantes vaccinations scientifiques, fille de vieillard restée assujettie à des vieillards, et séduite par eux, pour peu qu'ils recouvrent d'une apparence de jeunesse le délabrement de leurs viscères.

La pédagogie a grandi à l'ombre de vieux arbres. Il lui a manqué les libres clartés et les dures épreuves qui, seules, peuvent lui accorder la vérité profonde de ses trops superficielles couleurs.

Elle n'a pas été trempée encore dans les luttes qui font la discipline de la science, et qui confèrent une réelle autonomie et une réelle liberté.

Elle a reçu des sciences éprouvées des leçons de choix et des règles d'or, mais elle n'a pas encore éprouvé elle-même les leçons de ces règles.

Elle se trouve aujourd'hui devant ses responsabilités majeures, et aussi devant ses pires menaces.

Elle a eu des tyrans qui ont corrompu sa destinée et l'ont empêché d'accéder plus tôt à la table des hautes valeurs scientifiques. Elle a maintenant des maîtres qui lui donnent le bel et salutaire exemple des disciplines fécondes et libératrices.

Mais elle se trouve aussi courtisée avec un rare empressement par ceux qui veulent lui laisser croire qu'elle pourra d'autant mieux servir les autres qu'elle renoncera à se servir elle-même, en faisant sa propre conquête, en se libérant et se réalisant.

Et pour qu'elle puisse accéder à son réel destin, elle devra sans retard ni faiblesse, accepter ce baptême du feu qu'est le libre examen, condition de toute science qui naît, vit, grandit, survit et peut participer ainsi à l'immense et frémissante conspiration des forces libres qui libèrent le monde.

René JADOT,
ancien étudiant socialiste,
directeur du Laboratoire de Pédagogie.



Le Libre Examen et la Jeunesse Universitaire

par Léo Moulin

Pour les fondateurs de l'U.L.B., le Libre Examen consistait en une volonté de se pencher sur tous les problèmes humains, dans un esprit libéré des dogmes religieux, philosophiques de politiques. C'était surtout, dans le cadre plus restreint de l'époque et de notre pays, un instrument de lutte anticléricale et qui devait — on le croyait du moins — renverser rapidement la puissance de l'Eglise et « libérer les esprits ». Pour ceux de 1834, c'était, somme toute, l'idéal de liberté individuelle, transposé dans le domaine scientifique, et mis à la base de l'enseignement universitaire. 1890, 1900, 1910... guerre scolaire, suffrage universel, Ferrer, « à bas la calotte ».

La Belgique se partage en cléricaux et en anticléricaux : nos aînés luttent durement. Et puis c'est la guerre qui bouleverse l'échelle de nos valeurs morales, qui brise l'Individualisme d'autrefois, et déplace tous les problèmes. Et l'après-guerre, plus dure encore et plus troublante pour les adolescents d'alors, que les 40 mois de tranchée pour les soldats.

« A bas la calotte » ne résonne plus comme autrefois ; la science n'effraye plus les catholiques ; ni la démocratie ; ni le progrès ; ni même le libre examen. Ils ont tout assimilé. De l'attitude de la science qui séparait nettement son domaine du religieux et du moral, ils se sont servi pour faire admettre la possibilité de leur religion. De l'abondance effroyable des hypothèses scientifiques, de leur inquiétante instabilité, de notre ignorance quasi totale du monde et de notre destin, que la science nous dévoile à chaque instant, ils se sont emparés pour fixer plus puissamment que jamais au cœur des hommes, le besoin d'une explication claire, logique, stable qui puisse, dans le même moment, répondre aux aspirations les plus nobles et les plus humaines. De la lutte fatale de la science et de la religion, ils sont passés à l'accord heureux, sur des plans différents, des deux antagonistes.

Le Libre Examen a cessé d'être un instrument de combat, pour devenir un moyen d'investigation. Il est tombé dans le domaine public ; il fait partie de la conscience de tout homme. Nos adversaires après l'avoir craint, l'ont accepté — et rien ne nous permet d'affirmer que leurs opinions et leur foi ne sont pas fondées aussi bien que les nôtres, sur un examen critique, libre et désintéressé.

Ainsi, le Libre Examen n'est plus, un siècle après son affirmation, qu'une arme bien émoussée, aux mains de ceux qui veulent s'en servir.

Et il nous faut lui retrouver une valeur et une sève nouvelles.

* * *

Si le Libre Examen n'était que liberté d'esprit dans le domaine de la science, il ne serait pas nôtre, parce qu'il ne serait pas qu'à nous. Mais il implique encore toute une série d'attitudes spirituelles qui contrastent violemment avec les habitudes des hommes — et bien souvent de ceux-là même qui se disent ses partisans.

C'est, en premier lieu, le **respect** profond, sincère, absolu de la **pensée et des croyances d'autrui**. Ne jamais déprécier celui que l'on combat, car on s'amoindrit soi-même. D'abord, il faut le croire votre égal; croire en sa bonne foi, en sa bonne volonté. Je voudrais presque dire : l'aimer beaucoup pour le comprendre un peu.

Et de même pour tous les problèmes que nous étudions : il faut en saisir le sens intime et profond; même s'ils sont très loin de notre pensée.

A cet égard, les cercles de « libre pensée » sont souvent aussi peu libre examiniens que les patronages qu'ils combattent : les arguments vieillots ou dépassés, les dogmes étroits, les haines mesquines sont de même nature, de part et d'autre.

Libre Examen signifie encore **maîtrise de soi**. Quand vous triomphez dans une discussion, n'en profitez pas pour affirmer vos idées avec plus d'assurance. Remettez vos arguments à l'épreuve; demandez-vous s'ils n'ont pas pu paraître meilleurs qu'ils ne le sont en réalité; et si ce n'est pas la faiblesse de votre adversaire qui a fait votre force.

Réexaminez les sources de votre savoir; ne soyez jamais l'homme d'un livre; supportez la contradiction, sans quoi vous paraîtrez avoir peu des idées qui ne sont pas les vôtres; affrontez toutes les discussions.

Libre Examen, c'est encore et surtout, la **remise en question incessante** de toutes les valeurs spirituelles qui sont à la base de l'idéologie d'aujourd'hui; la critique de tous les principes, qui risquent de devenir des dogmes; et l'audace dans la critique : audace dans la démolition d'un monde caduc; audace dans la reconstruction du monde nouveau.

Ici, vraiment, les Etudiants sont les maîtres; ici, leur Libre Examen est le seul vrai; ici, surtout, il aura à s'employer.

Il y a tellement de Dieux à renverser encore; tellement d'**Idole fori** à mutiler pour toujours; tellement de fossiles à ensevelir; tellement de croyances mortes depuis longtemps et qui restent

debout, malgré tout, comme les arbres frappés de la foudre et qui survivent, on ne sait comment.

Il y a tant de Vieux, affolés dans le monde de béton et d'acier, de vitesse et de force où nous vivons, et qui nous barrent la route, la route de nos responsabilités et de notre avenir...

Il y a tant de monstres irrationnels, dans notre Europe désespérée, et tant de fauves déchaînés, dans un univers sans lumière et sans joie... et tant de forces obscures qui grouillaient au plus profond de l'être humain et que la guerre a ramenées dans le cerveau et dans le cœur de l'homme, comme une vase puante à la surface de l'eau...

Il faut abattre tout cela, sans pitié; tout ce qui s'adresse d'abord aux instincts de la foule: les fascismes qui glorifient la guerre; les racismes qui enseignent le dédain des hommes; les nationalismes qui professent la haine.

Il faut remettre tout en question; les bases mêmes de notre civilisation capitaliste et de notre individualisme; tout l'apport du passé et tous les espoirs de l'avenir; nos propres idéaux surtout, nos propres façons d'agir et de penser.

Il nous faut écorcher tous les beaux mots dont on nous gargarise — savoir ce qui se cache sous cette croûte dont l'usage les a couverts, et savoir sur quelles réalités notre pensée a prise encore et peut agir.

Nous nous servons de grands mots, nous, « marxistes scientifiques », comme les autres; mais nous sommes-nous vraiment penchés, dans un esprit de Libre Examen, sur tous ces problèmes qui nous angoissent? Nous clamons: Liberté, Classes, Proletariat, Dictature, Socialisme; est-il bien certain que ce soit sur un ton fort différent de ceux qui disent: Patrie, Roi, Nation, Ordre, Démocratie? et qui nous semblent accepter des Concepts tout faits, et des mots d'ordre indiscutés.

Et puis, il en est encore trop parmi nous qui, audacieux dans un domaine, sont hésitants devant les réalités, et s'inclinent devant les tabous de la Société; qui osent se rebeller contre une tradition juridique ou scientifique, contre une interprétation de l'histoire, et qui acceptent, semblables à des enfants crédules, l'image du monde actuel tel qu'on la présente à leurs yeux. Il ne peut pas y avoir de bornes à la révolte.

Nous sommes trop souvent dogmatiques sans le savoir, et nous avons peur des sacrilèges. Et parfois nous sommes sceptiques quand il ne le faudrait pas.

* * *

Car voici une des faiblesses, une des tentations du Libre Examen: le **scepticisme**, l'indifférence, due au respect absolu de toutes les opinions, je dirai presque, de tous les fanatismes; la peur d'agir. Il faut écarter cette interprétation du Libre Examen: elle

est fausse et elle est dangereuse. La tour d'ivoire, et la science pure, et l'art pour l'art, ne sont qu'un refuge commode pour toutes les lâchetés et tous les égoïsmes.

A tous ceux qui osent dire leur insouciance devant les problèmes d'aujourd'hui; à tous ceux qui rêvent d'une vie sans infamie et sans gloire ou qui, nietzschéens de quatre sous, proclament leur dédain des hommes souffrants, il faut arracher le masque, et montrer la valeur réelle de leur pensée ainsi soumise, par intérêt et par lâcheté. Qu'ils n'invoquent pas le Libre Examen.

Le Libre Examen ne peut pas être un principe de mort. Il ne peut pas tuer l'action. Et c'est parce que, pour des Jeunes, il est impossible qu'il devienne jamais tel, que le Libre Examen, vrai dans sa chair comme dans son esprit, est bien, une fois encore, celui des Etudiants.

Car le Libre Examen ne peut pas être seulement une joie et une volonté de tout comprendre; ni une attitude désintéressée devant la vie, ni une liberté plus ou moins parfaite dans l'étude des problèmes — ni même compréhension et sympathie humaines. Il doit être encore une impulsion à agir. Une fois tout remis en question, il faut rebâtir; la foi doit surgir de la certitude que tant d'épreuves nous auront donnée. La pensée n'a de valeur que si elle agit. L'homme ne fait son devoir que s'il agit. Tout le reste est divagation et byzantinisme.

* * *

Et tel est, je crois bien le sens que les Etudiants donnent désormais au principe du Libre Examen. Il n'en a pas toujours été ainsi. En 1924, quand j'entrai à l'U.L.B. — il y a bien trop longtemps de cela, à mon gré — je m'attachai presque aussitôt à défendre la conception d'un Libre Examen actif. Je disais: « Il vaut mieux défendre notre Université que de mourir en défendant un de ses principes. » Cela soulevait à cette époque, surtout parmi les Etudiants libéraux, de véritables remous d'indignation. Nous étions pourtant envahis déjà par les cohortes venues de Saint-Louis et de Louvain — sans compter ceux qui n'avaient pas dû passer par là, pour être calotins. Mais malgré tout, on ne sentait pas la nécessité de défendre et d'illustrer le principe du Libre Examen qui semblait admis par tous; ne pas compter d'ennemis, en tous cas. Le Cercle du Libre Examen n'existait pas. A quoi aurait-il pu servir? On poussait l'esprit « libre examinateur » jusqu'à accepter qu'on le combatît, qu'on méconnût ce qui était à la base même de l'enseignement de l'« Alma Mater ». Comment le défendre, en effet, sans se montrer aussi intolérants que ceux qu'il nous fallait combattre? Jusqu'au jour, enfin, où quelques étudiants, effrayés par la diminution incontestable de l'esprit universitaire, se réunirent et fondèrent le Cercle du Libre Examen.

Nous étions une quarantaine d'inscrits; 17, 25 ou même 30,

aux réunions dans la salle du Palais d'Egmont, chère aux anciens. Cinquante étudiants sur plus de 2000, adversaires ou pis encore : inertes et indifférents.

Le Cercle du Libre Examen avait bien sa raison d'être. Nous n'avions pas exagéré le danger. Depuis, il a fait du chemin. Il est devenu une puissance; le cadre ardent des mobilisations estudiantines. L'année passée, sous le principat de mon ami Hirsch, il a atteint le chiffre de 1174 membres. Et il arrive parfois que les salles où il organise les réunions soient trop petites. Des députés, des professeurs demandent à pouvoir y parler ! Les Jeunes ont bien marché, mieux que les anciens. Ils osent se servir du principe qui leur est cher, non seulement comme d'une arme de combat contre le dogmatisme religieux, mais encore et surtout comme d'un moyen d'investigation de tous les problèmes que pose notre époque : politiques, économiques et sociaux.

Pour eux, vraiment, le Libre Examen n'est ni un principe de mort, ni un prétexte à discussions académiques. C'est, au contraire, une école d'audace et de sincérité; une discipline de l'esprit, mais aussi une éducation du cœur; un mobile d'action. Ils ont raison.

Le Libre Examen n'est pas une fin en soi. Si cher qu'en soit le principe, et si nécessaire à la formation de notre pensée, il a ses limites. Il ne peut pas être tolérance infinie, sans contenir aussitôt les germes de sa mort. Il ne peut pas être respect de toute opinion sans se condamner à périr, sous le choc des violences. Toute l'armature d'individualisme et de liberté, dans laquelle il est imbriqué, risque d'être abattue, si on ne la défend jamais. Il ne suffit pas de gémir « liberté, liberté chérie », encore est-il nécessaire de s'élever contre un système économique qui tend à la supprimer. Et il ne suffit même pas de comprendre cette nécessité : il faut encore envisager comment nous devons renverser un monde qui engendre fatalement la crise et la guerre. Et quels hommes serons-nous si nous hésitons devant les moyens ?

Il faut donc agir. Et comprendre que toute action est aussitôt intolérance et rudesse. Et l'accepter courageusement.

Il faut combattre : aucun idéal ne triomphe parce qu'il est juste ou beau, mais bien parce qu'on se bat pour lui.

Il n'y a plus de place pour les discussions quand — et c'est le cas en cette heure — le sort de l'Europe dépend de la volonté des hommes.

*Écrit en prison, à Rome, en septembre 1931.
Remanié en septembre 1934.*

Léo MOULIN.

Ancien Président du Cercle « Le Libre Examen »,
Ancien étudiant socialiste.

Les grandes figures de l'U. L. B.

THEODORE VERHAEGEN

Le fondateur de l'U.L.B. naquit à Bruxelles le 5 septembre 1796. Il y devient avocat et acquiert rapidement une grande popularité.

Dès 1825, Verhaegen est bourgmestre de Watermael-Boitsfort. Il est également un avocat connu et apprécié; plus tard, à deux reprises, il sera bâtonnier du barreau de Bruxelles.

Verhaegen ne participe point à la Révolution de 1830. Au contraire, il expliquera plus tard qu'il craignait la force de la réaction catholique qui devait se manifester contre le régime de laïcisation des Pays-Bas. C'est pourquoi, d'ailleurs, Verhaegen est un adversaire irréductible de ces gouvernements de coalition catholique-libérale que la Belgique connaît au début de son existence. « L'Unionisme » trouve en lui un ennemi décidé.

Membre de la Loge dès 1817, Verhaegen met toute son ardeur à combattre l'influence cléricale. Il devine de suite qu'elle arme redoutable peut devenir entre les mains du clergé l'Université catholique. Devant le danger, il sonne l'alarme. Il est entendu.

Véritable fondateur de l'Université Libre, la cheville ouvrière des premières années de son existence, inspecteur-administrateur de l'U.L.B. toute sa vie, Verhaegen met au service de son œuvre toute son ardeur et toute sa prodigieuse combativité.

Plus tard, Théodore Verhaegen se lance dans la politique. Dès 1837, il est député de Bruxelles ; sa première préoccupation politique, c'est la destruction des ministères « unionistes » où les libéraux siègent aux côtés des catholiques.

Leader de l'opposition libérale depuis 1841, Verhaegen devient vice-président de la Chambre des Représentants après la victoire libérale de 1847. Président de la Chambre l'année suivante, il le redevient en 1857.

Son activité parlementaire, cependant absorbante, n'altère en rien son attachement à l'Université de Bruxelles et au Libre Examen.

Simple, familier, souvent obstiné, refusant les décorations, parfois simpliste dans ses raisonnements mais grand dans la fidélité à l'idéal de sa vie et à son œuvre, Verhaegen reste jusqu'à la fin de ses jours le point de mire de toutes les attaques de la réaction cléricale.

En 1859, il quitte la politique et consacre à la Franc-Maçonnerie les dernières années de sa vie. Le 8 décembre 1862, Théodore Verhaegen meurt d'une angine contractée lors d'un voyage en Suisse. Jusqu'au dernier souffle, il reste fidèle à ses convictions philosophiques.

L'enterrement de Verhaegen est à la fois un hommage grandiose rendu à la mémoire du grand mort et une manifestation impressionnante de la pensée libre. Des esprits étroits, par-delà la tombe, crient à l'« impiété publique » et au « scandale »...

Verhaegen a écrit une des pages les plus glorieuses de l'histoire de son pays. Son œuvre a féconder des milliers d'esprits aimant par-dessus tout la liberté de pensée.

Si la Belgique échappe à la folie liberticide dont est pris le monde, c'est en grande partie à Verhaegen et à son Université qu'elle le doit.

PIERRE-FRANÇOIS VAN MEENEN (1772-1858)

Pierre-François Van Meenen naquit à Espierre (Flandre Occidentale) le 4 mai 1772. Il commença des études au séminaire, mais, conquis bientôt par la Révolution française, il quitta la religion pour les idées nouvelles. Elève de l'École normale de Paris, il fut plus tard, avec Vande Weyer, l'avocat de De Potter. Représentant de Louvain au Congrès National, puis à la Chambre, il fut l'un des principaux fondateurs de l'Université de Bruxelles, dont il fut le premier recteur (de 1841 à 1849). Ancien procureur général à la Cour supérieure de Justice de Bruxelles, il fut également président à la Chambre à la Cour de Cassation.

Ses discours prononcés aux séances publiques de l'Université sont des chefs-d'œuvres de polémique et de foi anti-cléricale. Il mourut le 2 mars 1858.

AUGUSTE-ALEXIS BARON (1774-1861)

A. Baron, l'un des principaux fondateurs, naquit à Paris le 1^{er} mai 1774. Elève de l'École normale, où il fut répétiteur en 1814, libraire en 1818, il allait se fixer à Londres, lorsqu'il fut appelé à Bruxelles comme directeur de la « Gazette officielle des Pays-Bas ». Il donna cours de littérature au Musée en 1827 (voir « Ephémérides »). Professeur et préfet de l'Athénée de Bruxelles en 1830, il fut nommé secrétaire et professeur de l'Université le 7 août 1834. Il prononça un discours à la séance historique du 20 novembre 1834. Il remplit ses fonctions de secrétaire jusqu'en 1836. En 1849 il accepta une chaire à Liège. Il était de l'Académie royale lorsqu'il mourut, en mars 1861.

CHARLES DE BROUCKERE (1796-1860)

Né à Bruges le 18 janvier 1796. Il fit ses études à l'Université de Liège d'où il sortit docteur en droit. Représentant de la Belgique aux Etats Généraux, puis de Hasselt au Congrès National, il fut, après 1831, deux fois représentant de Bruxelles et trois fois ministre. Professeur à l'U.L.B. de 1834 à 1838, il présida le Conseil d'administration en tant que bourgmestre de Bruxelles de 1848 à 1860, date de sa mort.

EUGENE DEFACQZ
(1797-1871)

Représentant de Ath, sa ville natale, au Congrès National, il fut avocat général puis conseiller à la Cour de Cassation, membre de l'Académie royale de Belgique. Il donna le cours de Droit coutumier de 1834 à 1849. Son ouvrage sur « L'Ancien Droit Belgique » fait encore autorité. Il mourut à Bruxelles le 31 décembre 1871.

JEAN-JACQUES ALTMAYER
(1804-1877)

Né à Luxembourg le 20 janvier 1804, il fut nommé professeur au collège d'Ypres et ensuite à l'Université de Bruxelles où il mourut le 15 septembre 1877. Il avait été conseiller provincial du Brabant. A l'U.L.B., il détint à peu près tous les cours d'histoire.

« Il savait, dit Vanderkindere, communiquer à son auditoire les haines vigoureuses qu'il ressentait lui-même pour les ennemis de la liberté et de chacune de ses leçons se dégageait en traits ineffaçables quelque physionomie sérieuse ou grimaçante, bienveillante ou sinistre que les élèves n'oubliaient plus. »

Violamment attaqué par les cléricaux, il dut répondre à la séance de rentrée de 1839 par un discours célèbre.

HENRI AHRENS
(1808-1874)

Né à Kniestadt, près de Salzgitter (Hanovre), le 14 juillet 1808, il fit son gymnase à Wolfenbuttel, son Université à Goettingue. Chassé de l'Allemagne en 1831, à la suite de troubles politiques, réfugié à Bruxelles, puis à Paris. Il trouva enfin l'œuvre digne du grand philosophe qu'il était : la fondation de l'U.L.B. Il y donna cours de 1834 à 1848. Rentré dans son pays, il fut membre du parlement de Francfort, professeur à Gratz, puis à Leipzig, où il mourut le 2 août 1874.

« Ahrens, dit Vanderkindere, initiait la jeunesse belge aux merveilleux travaux de la pensée allemande que les peuples de langue romane ne connaissaient alors que vaguement. Egalement éloigné de l'orthodoxie aveugle et du scepticisme, il défendait les droits de la raison et faisait comprendre à ses élèves qu'elle seule peut donner la certitude. Sa philosophie n'était pas un de ces édifices ambitieux et fragiles qu'avaient mis à la mode Hegel et Schelling; ce n'était pas non plus le criticisme prudent mais un peu négatif de Kant : c'était une doctrine harmonique s'appuyant à la fois sur l'observation et sur la synthèse, doctrine d'affirmation et de liberté. »

GUILLAUME TIBERGHIE
(1819-1901)

Guillaume Tiberghien naquit à Bruxelles le 9 août 1819. Elève de l'Université à ses débuts, il fut premier en philosophie au concours universitaire de 1841 c. « Ephémérides ». Chargé de cours en 1846, professeur en 1853, membre du Conseil, membre de l'Académie, il mourut le 28 novembre 1901. Guillaume Tiberghien est une illustre figure de penseur spiritualiste et rationaliste.

EDMOND PICARD
(1836-1924)

Edmond Picard est né à Bruxelles le 15 décembre 1836. Il eut une jeunesse mouvementée, au cours de laquelle il s'engagea comme mousse. Rentré à Bruxelles en 1857, il fit ses études de droit et s'inscrivit au Barreau en 1860. Le barreau fut toute sa carrière. « Edmond Picard, avocat, c'est tout Edmond Picard », a dit Léon Hennebicq. Il fut cependant aussi un littérateur de talent, à la plume féconde, et un homme politique. Socialiste de la première heure, auteur du « Manifeste des ouvriers » en 1866. Il participa à l'agitation pour la révision en 1893, fut un des principaux soutiens moraux du P.O.B. naissant. Sénateur socialiste du Hainaut. Professeur à l'U.L.B., il démissionna en 1890, puis en 1894, fut un des fondateurs de l'Université nouvelle. Il mourut à Dave en 1924.

L'œuvre d'Edmond Picard est trop vaste pour nous permettre de la citer ici, ni même d'en donner un aperçu, mais c'eût été une lacune impardonnable de ne pas la rappeler.

CHARLES GRAUX
(1837-1910)

Charles Graux, né en 1837, fit de remarquables études à l'Université de Bruxelles, où il obtint son diplôme de docteur en droit le 9 août 1859. Avocat célèbre, homme d'Etat, il fut ministre des Finances jusqu'en 1884. Administrateur-inspecteur, il veilla pendant six-sept ans au maintien des traditions de l'Université de Verhaegen. Il mourut le 22 janvier 1910. L'Université avait occupé la plus belle part de sa brillante existence.

ERNEST SOLVAY
(1838-1922)

Né à Rebecq, le 16 avril 1838, Ernest Solvay fut éduqué dans un pensionnat à Malonne. Employé à l'Usine à gaz de Saint-Josse-ten-Noode il fit de la chimie son passe-temps favori. Son premier brevet fut prit en 1861, pour la fabrication de la soude à l'ammoniaque. Il monta une usine à Schaerbeek, puis à Couillet. Dès 1866, son procédé prospéra. Solvay ne s'intéressa pas seulement à l'industrie, mais aussi à la science. Il apporta à l'Université, dont il fut nommé membre permanent du Conseil, une aide inlassable. C'est à son initiative et à ses deniers qu'on doit les instituts du Parc Léopold. Il travailla sans répit jusqu'au jour où la mort le frappa, le 26 mai 1922.

LEON VANDERKINDERE
(1842-1906)

Vanderkindere est né à Bruxelles le 22 février 1842. Docteur en droit et en philosophie et lettres de l'Université de Bruxelles, il fut un des plus grands historiens du siècle dernier. Professeur en 1874, recteur en 1880, l'Université a gardé de lui un impérissable souvenir. Il mourut le 28 novembre 1906.

HECTOR DENIS
(1842-1913)

Hector Denis est né à Braine-le-Comte le 29 avril 1842. Elève de l'Université de Bruxelles, docteur en droit en 1865, docteur en sciences en 1868, il fut formé dès son jeune âge par le souffle révolutionnaire de 1848. Son maître fut Proudhon qu'il connut exilé à Bruxelles. Professeur, représentant socialiste de Liège,

Hector Denis a voué sa vie aux autres. Qu'il s'agisse de sa carrière politique où il a défendu l'opprimé, ou de sa carrière philosophique et professorale où il a toujours défendu des théories dont il n'était pas l'auteur, son existence a été un long apostolat.

« Il a été, écrit M. Dupréel, pour de belles carrières scientifiques, une sorte de prologue solennel, où la science, inséparablement unie à l'expression des aspirations les plus généreuses, est apparue aux novices avec un singulier attrait. Celui qui, trente ans durant, a accompli cette tâche éminente restera une des plus grandes et des plus nobles figures de ce temps. »

C'est après une journée de travail, prolongée jusque dans la soirée, qu'Hector Denis est mort, dans la nuit du 9 au 10 mai 1913.

GUILLAUME DE GREEF (1842-1924)

Né à Bruxelles le 6 octobre 1842, de famille bourgeoise, élève de l'Athénée, puis de l'Université de Bruxelles, Guillaume De Greef avait de bonne heure donné libre cours à son esprit extraordinairement hardi et réfléchi.

Ami d'Hector Denis, il subit comme lui l'influence de Proudhon. Membre actif de la première Internationale, il collabora à de nombreuses feuilles révolutionnaires. Chargé de la nouvelle chaire de sociologie, en 1889, il ne devait pas rester longtemps à l'Université, car l'incident Reclus allait l'en chasser : joint aux protestataires, il refusa de se soumettre et fut prié de démissionner. Il l'annonça au fameux meeting de l'Alcazar. Rappelons les belles paroles de Vandervelde au sujet de ce discours :

« L'homme dans la vie ordinaire n'a aucune prétention à l'éloquence. Il parle plus en savant qu'en orateur. Mais moi, qui ai entendu, je pense, les plus grands orateurs de l'Europe, j'ose dire que jamais aucun d'eux ne m'a empoigné comme je fus empoigné ce jour-là, par des paroles très simples, certes, mais qui extériorisaient une conscience de diamant. »

Recteur et professeur pendant vingt-cinq ans à l'Université nouvelle, il a créé une sociologie faite tout d'éclectisme et de souci de la vérité, qu'il considérait comme la seule base réelle. Il mourut en 1924. Il fut et restera une des plus belles figures de la science moderne.

HERMAN PERGAMENI (1844-1913)

Né à Bruxelles le 23 avril 1844. Elève de l'Athénée puis de l'Université de Bruxelles, avocat, professeur de littérature, Herman Pergameni fut un historien de la Littérature française des plus renommés. Son « Histoire Générale de la Littérature française » est une œuvre considérable. Outre ses ouvrages d'érudition, il a écrit de nombreuses œuvres littéraires dans lesquelles il se montre romancier de talent. Il est mort le 27 avril 1913.

ADOPHE PRINS (1845-1919)

L'illustre criminaliste naquit à Bruxelles le 2 novembre 1845 et fit toutes ses études dans la capitale. Chargé du cours de droit pénal dès 1878, il fut nommé professeur l'année suivante. Il abandonna, en 1883, sa profession d'avocat, pour le poste d'inspecteur général des prisons du royaume.

Comme professeur, « sa parole chaleureuse et vivante, écrit Maurice Vauthier, la constante élévation de sa pensée, les vastes perspectives qu'il ouvrait à ses auditeurs et en même temps la solidité de sa doctrine, lui gagnait la confiance et le respect de ses élèves.

» Comme membre de la haute administration du pays, il fut le promoteur de plusieurs réformes salutaires et d'un intérêt capital. »

Nous ne pouvons retracer ici ses travaux et ses théories. Qu'il nous suffise de rappeler que c'est grâce à lui que s'est affirmée la conception qui veut que le crime soit le produit du milieu social et que c'est sous son impulsion que le pouvoir législatif a élaboré certaines lois humanitaires, principalement pour la protection de l'enfance criminelle. Lorsqu'il mourut, le 29 septembre 1919, il n'emporta pas seulement les regrets du monde savant, mais encore ceux de tous les gens de cœur.

EUGENE GOBLET D'ALVIELLA

(1846-1924)

Eugène Goblet d'Alviella naquit à Bruxelles le 10 août 1846. Il fit ses études à Bruxelles et à Paris. Toute sa vie fut consacrée à l'histoire des religions. Professeur en 1884, puis recteur, il fut l'une des plus illustres figures du corps professoral de notre Université. Il mourut en 1924.

PAUL HEGER

(1846-1925)

Né à Bruxelles le 13 décembre 1846, élève à l'Athénée de Bruxelles et au collège de la Paix, à Namur, où il obtint le grade de candidat en philosophie et lettres, il entra en octobre 1864 à la Faculté des sciences de l'U.L.B. Il conquiert en 1871 son diplôme de docteur en médecine. Elève de De Roubaix, Paul Héger se consacra à la physiologie. En 1899, il fut nommé directeur de l'Institut de physiologie. Sa dernière leçon eut lieu le 5 juin 1907, date à laquelle il quitta l'enseignement. L'Université, reconnaissante, l'appela en 1919 à la présidence de son Conseil d'administration. Il se démit de ses fonctions en 1924. Un stupide accident l'enleva le 6 novembre 1925.

« Héger apparaît comme le plus grand des bienfaiteurs de l'Université, écrit Auguste Slosse. Sans doute, il ne lui a pas offert de biens matériels, il n'en avait pas, mais il lui a donné, dès sa jeunesse, jusqu'au dernier moment de sa vie, toute sa prodigieuse intelligence et tout son noble cœur. »

LOUIS DOLL

(1857-1931)

En mai 1931, mourait Louis Doll, professeur honoraire, membre de l'Académie et de plusieurs sociétés savantes.

Il était né à Lille le 7 février 1857. Il a enseigné pendant vingt-cinq ans la paléontologie, science où il s'est attaqué avec une intelligence rigoureuse, à des problèmes où dominait la confusion. C'est grâce à lui que la paléontologie animale a acquis sa véritable valeur dans le cadre des sciences biologique. Il avait pris sa retraite en novembre 1925.

LEO ERRERA

(1858-1905)

Né à Laeken le 4 septembre 1858, Léo Errera fit ses études à Bruxelles, Strasbourg, Bonn, Wurzburg. Chargé de cours en 1883, professeur en 1890, il fut le fondateur de l'Institut botanique qu'il ouvrit en 1891, à ses frais personnels et qu'il légua à l'Université lorsqu'il mourut, le 1^{er} août 1905.

ALBERT BRACHET
(1869-1930)

Brachet est né à Liège le 1^{er} janvier 1869. Dès son enfance, il avait désiré devenir médecin. A l'Université, élève d'Edouard Van Beneden, il subit l'influence de son maître qui l'initia aux techniques microscopiques. Sa carrière est tracée dès lors, il se consacra à l'anatomie. Travailleur infatigable, l'activité intellectuelle qu'il déploya est quasi incroyable. Il fut un illustre embryologiste, précurseur de l'expérimentation dans les études morphologiques.

De son enseignement à l'Université de Bruxelles, il reste des souvenirs grandioses et une méthode scientifique incomparable profondément gravée dans l'esprit de ses élèves. Ses qualités étaient complètes.

Il fut recteur de 1923 à 1926, parmi les plus aimés et les plus estimés.

La mort l'enleva brutalement au monde savant le 27 décembre 1930.

GUILLAUME DES MAREZ
(1870-1931)

Guillaume Des Marez est né à Courtrai le 15 août 1870. Il commença à Gand en 1893 des études de droit que, sous l'impulsion de Charles Michel, il abandonna pour l'histoire grecque d'abord, puis, lorsque Michel fut nommé à Liège et que M. Henri Pirenne l'eut remplacé, celle du Moyen Age.

Il ne tarda pas à se révéler un savant incontestable. Auteur de théories nouvelles, souvent opposées à celles de son maître M. Pirenne, d'ailleurs, il a poursuivi infatigablement des travaux dont la liste serait trop longue à donner ici. Archiviste de la ville de Bruxelles en 1899, professeur à l'U.L.B. en 1902, il se consacra à la capitale le meilleur de son activité. Plusieurs d'entre nous se souviennent encore de ses leçons admirables où toute une époque revivait sous sa parole claire et colorée.

« Des Marez, écrit M. Henri Pirenne dans le « Bulletin de l'Académie », a été du nombre de ces savants heureux auxquels l'estime de leurs pairs n'a pas ménagé la récompense légitime de leurs efforts... Ayant pleine conscience de sa valeur, il n'éprouvait pas le besoin, plus fréquent qu'on ne le pense chez des caractères moins personnels, de se rassurer sur son propre mérite par les témoignages qu'il en recevait... » Le 2 novembre 1931, c'en était fait de cet homme tout rempli encore d'espoirs et de projets.

ELISEE RECLUS
(1830-1905)

Voici l'extrait d'une lettre qu'Elisée Reclus adressait le 28 octobre 1892 à Hector Denis :

« Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de fournir des documents pour ma biographie. Les choses intimes, profondes, les seules vraies, celles qui font la véritable vie, ne se disent pas. Quant à donner des dates, des chiffres, des titres, en vaut-il bien la peine? En tous cas, je puis corriger les erreurs matérielles. Mais, je le répète, pourquoi donner ma biographie? Que les étudiants attendent au moins que j'aie un peu vécu pour eux. »

Ces quelques phrases suffiront à dessiner la noble et courageuse figure d'Elisée Reclus. Impitoyablement pourchassé, en tant que communard, puis comme anarchiste, il n'a abdicqué en aucun moment ses convictions, cherchant dans un immense travail : « Géographie Universelle » l'oubli des persécutions que lui faisait subir la bourgeoisie réactionnaire française. Une erreur regrettable du Conseil d'administration de l'U.L.B. a privé les étudiants des leçons du maître illustré, mais pendant neuf ans il a donné à l'Université nouvelle un cours dont l'influence a été considérable sur toute une génération d'élèves.

ERNEST ROUSSEAU

(1831-1908)

Ernest Rousseau, né à Marche, le 31 mars 1831, fut étudiant à l'U.L.B., puis chargé de cours, en 1856 Professeur l'année suivante, recteur en 1884, il quitta le professorat en 1905 Il meurt en 1908 Ces quelques dates fixent dans l'histoire cinquante années d'enseignement universitaire Physicien et expérimentateur, Rousseau a eu une vie dévouée tout entière à la Science et à ses élèves

En 1884, il fut appelé le père des étudiants et ceux-ci lui offrirent son buste (œuvre de Jef Lombeaux) A soixante-douze ans, lorsqu'il prit sa retraite, il a prononcé ces paroles « Je veux en arrivant au terme de ma route, être en droit de me dire, suivant la parole de Pasteur : « J'ai fait ce que j'ai pu » Satisfaction suprême de ceux qui, dévoués à une cause, peuvent la servir jusqu'au bout et conformer leur vie à la devise de notre grand Marnix : « Repos ailleurs »

Esprit imbu de justice, Rousseau participa à la fondation de la Ligue des Droits de l'Homme Un exemple suffira à le dépeindre . il se refusa à publier ses travaux car, avait-il dit : les travaux les plus récents étaient suffisants et les siens ne pouvaient apporter rien de neuf. Tel est celui dont « la vie, dit Hector Denis, avait été d'une incomparable unité, d'un désintéressement, d'un détachement et d'une sérénité sublime. »

JEAN MASSART

(1865-1925)

Jean Massart, né à Etterbeek, le 7 mars 1865, était le fils d'un horticulteur. Déjà, dans les terres paternelles, il avait observé la vie des plantes et des insectes, lorsqu'il fut envoyé au collège St-Michel Il y fut médiocre élève, son esprit autodidactique s'accommodant mal d'un enseignement méthodique. Inscrit à la Faculté des sciences de l'U.L.B., il devient docteur en sciences en 1887, docteur en médecine en 1891 Massart fut nommé professeur ordinaire en 1895, après avoir été l'assistant de Léo Errera

Ses travaux et ses découvertes, dans le domaine de la physiologie tant animale que végétale, ont été nombreux Son nom, d'ailleurs, a été associé à celui de Jules Bordet dans les travaux sur « l'émigration des leucocytes ».

Jean Massart fut également un grand voyageur il explora les Indes Néerlandaises en compagnie de M. L. Lameere, le Sahara algérien, le Brésil Il y effectua de nombreuses observations botaniques Il mourut le 16 août 1925 à Houx (Yvoir)

« Sous ses divers aspects de savant, de professeur et de vulgarisateur, écrit M. Marchal, Massart a exercé sur le développement de la Science biologique et de la Botanique en particulier, une influence des plus considérables et que sanctionnera l'histoire »

OVIDE-JEAN DECROLY

(1871-1932)

Ovide Decroly, né à Renaix, le 23 juillet 1871, fut étudiant à l'U.L.B. Spécialisé, dès ses études, dans la psychologie, il s'y montra un savant auquel les nations les plus diverses ont rendu hommage Il a consacré à l'enfance sa et ses « mitage » à Bruxelles, connu sous le nom d'« Ecole Decroly » Il était depuis travaux C'en en 1908 que fut fondé l'institut pour enfants normaux de « l'Her- plusieurs années professeur à l'Université de Bruxelles et à l'Institut des Hautes Etudes lorsqu'il mourut en 1932

JULES BORDET.

Que pourrait-on dire qui n'ait été dit et écrit sur le professeur Jules Bordet. Sa figure a été tellement mise en relief dans la Science contemporaine par ses extraordinaires travaux que dans tous les milieux sociaux son nom illustre a pénétré.

Qui d'entre nous ignore la place prépondérante qu'il a acquise en médecine et en physiologie ? Qui d'entre nous ignore que sa renommée a été universellement consacrée par l'attribution qui lui fut faite du prix Nobel 1919 ?

L'Université du Libre Examen peut s'enorgueillir à jamais d'avoir parmi son corps enseignant le professeur Jules Bordet, serviteur de la Science et de l'Humanité.

GEORGES CORNIL.

Au mois de juin 1933, le professeur Georges Cornil était élevé à l'honorariat. Titulaire depuis de nombreuses années des chaires d'Institutes et de Pandectes à la Faculté de Droit, il a donné à l'enseignement universitaire la plus grande partie de son temps.

Le professeur Cornil est un juriste dont la science n'a d'égale que la modestie. Ses élèves n'oublieront jamais ses leçons de Droit Romain dans lesquelles il était parvenu à donner une vie extraordinaire à une matière d'autant plus aride qu'elle est enseignée au début des études juridiques.

Le nom de M. Georges Cornil sera également indissolublement lié à la théorie célèbre de l'« abus du droit », dont il fut un des principaux défenseurs avec le regretté Lucien Campion, son élève. La science juridique possède en lui un savant véritable, un maître justement vénéré.

AUGUSTE LAMEERE.

L'année suivante, l'impitoyable limite d'âge nous a privé des leçons d'un autre grand savant : Auguste Lameere, qui depuis quarante-quatre ans enseignait à l'U.L.B. et qui depuis plus de vingt-cinq ans était chargé du cours de Zoologie de la Candidature en sciences. Ce cours a été la base de formation de plusieurs générations de médecins, zoologistes, chimistes, pharmaciens, etc. Ce cours, dit M. Paul Brien, dans un article du « Peuple » (31-5-34), c'est : « une vaste fresque de la philosophie zoologique où, par la clarté de l'exposé, la rigueur des déductions, l'enthousiasme poétique des comparaisons, l'étudiant se sent conduit à travers la splendeur de l'évolution animale, depuis l'organisme unicellulaire jusqu'à l'homme. »

M. Lameere est aussi l'auteur de l'énorme « Précis de Zoologie », le « Livre », ainsi que l'appellent les entomologistes, œuvre qu'il n'a pas encore terminée.

Chacun de nous se souvient encore de la manifestation de sympathie du 31 mai dernier, lorsque les étudiants de toutes les facultés tinrent à venir saluer de leurs ovations la dernière leçon du grand savant.



Ce que pensent du Centenaire...

•••••

EDOUARD-W. BOGAERT

Recteur de l'U.L.B.

Professeur à la Faculté des sciences appliquées.

Nous traversons une crise d'adaptation des conditions de la vie à la technique, et nul ne sait vers quelles formes évolue la société. Devant d'aussi graves incertitudes, il faut, comme le physicien devant ses énigmes, conserver son optimisme et repousser les formules trop simples, qui cacheraient une abdication, une improvisation facile ou un dangereux esprit d'aventure.

Les théories ont souvent le défaut des explications simplistes qui peuvent, un instant, satisfaire l'esprit, mais se heurtent bientôt aux complications de la réalité. On peut s'en servir, a dit un grand chimiste, mais il ne faut jamais y croire.

Les théories sont des outils de progrès à condition qu'elles n'acquiescent pas trop de fixité et qu'elles ne se transforment ni en dogmes ni en mystiques.

Dois-je vous dire que les mystiques peuvent conduire aux pires aberrations ? au folies les plus menaçantes ? et dois-je vous rappeler que vous vivez dans un des pays du monde où la liberté est le plus respecté ? Tout atteinte à cette liberté, qu'elle vienne de l'intérieur ou du dehors, serait un épouvantable recul...

MAURICE ANSIAUX

Professeur à la Faculté de droit

Ancien recteur de l'U.L.B.

L'Université de Bruxelles est, en Belgique, le foyer principal de la liberté scientifique. Son principe, le libre examen, implique l'absence de dogmatisme préconçu chez les professeurs, et plus particulièrement le fait qu'ils n'ont point de directeur de conscience.

L'U.L.B. n'est inféodée à aucun parti. Elle n'a donc point exclu les savants socialistes. Elle a jadis accueilli en son sein l'illustre économiste qu'était Hector Denis. Aujourd'hui plusieurs de ses maîtres appartiennent au parti socialiste : Vandervelde, de Brouckère, Soudan, Wauters, de Man (d'autres encore que j'oublie). Leur participation à l'enseignement économique est considérable. C'est que dans cet important domaine, il n'y a plus d'orthodoxie comme autrefois. La libre recherche y règne sans partage. Le fait est assez rare pour qu'il mérite notre admiration.

Et nous aussi, disons donc : « ad multos annos ! ».

EMILE VANDERYELDE

Professeur extraordinaire à la Faculté de droit

Président de l'Internationale Ouvrière Socialiste.

C'était en 1891. J'étais sur le point de présenter, pour l'agrégation, une thèse, qui est devenue par la suite mon premier livre : « **Enquête sur les Associations d'Artisans et d'Ouvriers en Belgique** ». Si elle était reçue, le titre d'agrégé me donnait le droit de faire des cours libres et nul n'ignorait que ces cours seraient donnés dans un esprit socialiste.

D'où grand émoi des autorités académiques, qui décidèrent de remplacer l'agrégation par un titre purement scientifique, ne conférant pas le droit d'enseigner. Paul Errera, avec ses « **Masuirs** », fut le dernier des agrégés. Je fus le premier des docteurs spéciaux, et Charles Graux, alors administrateur-inspecteur, me déclara tout net que, jamais, je ne franchirais, en qualité de professeur, les portes de l'Université.

Il a fallu plus de trente ans pour que ce veto soit levé et pour qu'avec d'autres socialistes, je fasse partie du corps professoral.

Tant il est vrai que tout arrive, à condition d'y mettre le temps.

AUGUSTE LEY

Professeur à la Faculté de médecine.

La célébration d'un « centenaire » incite toujours à un retour en arrière et comment ne pas songer au chemin parcouru dans ces quarante dernières années, par les idées qui sont la raison d'être de votre cercle des Etudiants socialistes.

Le souvenir de mon arrivée au local de la Vieille Maison du Peuple de la rue de Bavière, vers 1890, est toujours présent à mon esprit. Les parents et amis prudents, ne voyaient pas sans appréhension les jeunes fréquenter ce local satanique, antre de la révolution, refuge des pétroleurs et des dynamitards. Ils nous prédisaient le plus sombre avenir. Mais dans un bel élan d'idéalisme et de fraternité, on y étudiait, on y discutait, sous l'égide de deux aînés d'élite, dont l'un était déjà pour nous le « Patron » qu'il est resté, et dont l'autre, Louis de Brouckère, a conservé l'âme juvénile et désintéressée de cette période studieuse. Parfois la douce figure d'Hector Denis apparaissait à nos réunions.

Avoir vécu cette période, avoir dans sa jeunesse apprécié l'effort de relèvement et d'éducation de la classe ouvrière et y avoir aidé, avoir cherché à pénétrer le mystère des grandes lois sociologiques a certainement constitué pour nous le meilleur stimulant de l'intérêt que nous portons aux œuvres d'émancipation humaine et a créé en nous une conception impérative du devoir social.

EUGENE SOUDAN

Professeur à la Faculté de droit

Ancien Bâtonnier de l'Ordre des Avocats

Député socialiste.

Au moment où l'Université Libre de Bruxelles fête son centenaire, l'on ne peut pas ne pas éprouver un sentiment de reconnaissance envers ceux qui l'ont créée, qui l'ont fait prospérer et grandir. Mais l'on ne peut pas non plus ne pas éprouver un sentiment de crainte profonde pour l'avenir des idées qui ont fait sa force.

Notre Université, c'est le libre examen, c'est-à-dire la recherche libre et indépendante de la vérité scientifique.

Le monde entier vit des heures troublées. Le chaos économique, fruit de la guerre, entraîne le chaos des idées. Tous les concepts sont ébranlés. Et ceux-là même qui, jusqu'ici, s'étaient faits les défenseurs passionnés des idées de liberté, doivent trouver dans des idées d'Autorité mal comprise la solution des maux qui assailent les peuples.

Pour nous, socialistes et démocrates, il convient que nous répétions à l'infini que nos conceptions sont précisément des conceptions d'ordre et d'autorité. Mais cela signifie, pour nous, de la discipline et de l'organisation, créées dans la liberté. Autorité à ceux que le peuple s'est choisis pour gouverner et diriger, autorité de plus en plus forte à tous les organes de direction, ceux-ci étant choisis parmi les plus capables, et non imposés par la Force. Mais toute l'autorité doit tendre à assurer à tous une plus grande somme de liberté.

Disons-le bien haut, partout où les régimes de dictature triomphent, c'en est fait du libre examen : la science agit par ordre; plus de liberté et d'indépendance dans la recherche, plus de liberté dans l'expression de sa pensée. La raison d'être même de la science disparaît. Supprimez la liberté dans notre pays, et c'en est fait de notre Université. Celle-ci n'aurait plus d'âme, puisqu'aussi bien le principe qui l'a fait naître et dont elle est, pour nous tous, l'expression la plus haute, serait lui-même supprimé.

L'heure est plus grave que beaucoup ne croient. Que tous les amis de la pensée libre se groupent, plus unis que jamais, autour de notre « Alma Mater ».

EMILE ALLARD

Professeur à la Faculté des Sciences appliquées.

Commémorer le centenaire de l'Université Libre de Bruxelles est se rendre solidaire de ceux qui luttent pour le triomphe d'un principe.

89 a libéré l'esprit humain de lourdes entraves. Néanmoins,

en 1834, il fallait un courage certain pour proclamer le Libre Examen.

De nos jours il faut peut être, pour continuer à l'affirmer et surtout pour le pratiquer, un courage plus grand encore.

L'Université Libre de Bruxelles se déclare toujours fidèle à l'idéal qui a été à la base de sa fondation. Dès lors, tous ceux qui aspirent à sauvegarder la dignité de l'intelligence et qui ont la passion de la vérité, ne peuvent rester indifférents à ses destinées.

La Jeunesse socialiste, plus que d'autres, doit s'attacher à la défense de la liberté de penser sans laquelle il est vain de prétendre libérer les individus et les collectivités des oppressions qui empêchent leur développement harmonieux dans la liberté et la justice.

Liberté de penser est synonyme de droit et du pouvoir d'examiner et d'étudier librement tous phénomènes de la vie, d'en rechercher les causes en toute indépendance et de former des synthèses en pleine sérénité.

Je suis heureux de voir les « Etudiants Socialistes » se joindre aux autres groupements attachés au Libre Examen pour commémorer ce centenaire.

Cette solidarité empêchera à l'avenir que l'ombre du dogmatisme viennois se projeter sur l'Université.

ARTHUR WAUTERS

Professeur à l'Ecole des sciences politiques et sociales

Sénateur socialiste.

Le Centenaire de l'Université Libre de Bruxelles coïncide avec la plus formidable crise que le monde ait connue. Les tenants du capitalisme eux-mêmes ne nient plus son caractère exceptionnel. Il ne s'agit plus d'une crise cyclique, mais bien d'une crise organique. C'est le régime de production et d'échanges tout entier qui est mis en question.

Les bases morales du régime s'effondrent. Les Etats renient leurs dettes. Les contrats sont inconnus. La corruption grandit. Les scandales se multiplient. Des scélérats détroussent les classes moyennes. Les changes ont la diarrhée. Les monnaies les plus orgueilleuses se suicident. Vingt-deux millions d'hommes avec leurs femmes et leurs enfants cheminent depuis six ans dans les angoissantes ? ? ? ? du chômage. La jeunesse s'écrase le crâne contre les portes closes des usines et des bureaux.

Le capitalisme est prisonnier de ses propres contradictions : la libre concurrence aboutit au monopole, le libre échange, au protectionnisme, le laisser-faire à l'intermunitonisme, à l'Etat-infirmier.

La paix est menacée.

Les peuples désespérés se livrent aux stupéfiants du despotisme.

La responsabilité des intellectuels est d'une gravité sans exemple.

Il ne s'acquitterait avec honneur de leur tâche historique, qu'en réhabilitant le **libre examen** sans aucune restriction, sans aucune arrière pensée.

Le libre examen est nécessaire pour dénoncer la trahison des clercs, « serviteurs du dividende ».

Le libre examen épargnera au socialisme de nouvelles humiliations. Celles qu'il a subies ne furent possibles que par la démission de l'esprit critique devant les problèmes et les difficultés.

Le libre examen épargnera aux universitaires qui ont opté pour le prolétariat contre les privilèges et critiques hâtives, improvisées, empiriques d'un régime qu'ils veulent anéantir.

Le libre examen tuera la mystique, toutes les mystiques égarant les masses, aboutissant à leur mystification.

Le libre examen barrera la route à toutes les tentations de caricature de notre doctrine, même dans nos propres rangs

Le libre examen, c'est le guide sage et subtil pour ceux qui veulent créer un régime réhabilitant les valeurs morales et intellectuelles.

ROBERT-J. LEMOINE

Chargé de cours à l'U.L.B.

La fondation de l'U.L.B. au lendemain des révolutions européennes de 1830, a été un acte audacieux de la bourgeoisie libérale. A la formule aristocratique-religieuse des universités anglaises, à la formule scolastique et théologique des universités catholiques, à la formule napoléonienne et centraliste des universités françaises, Verhaegen et ses amis opposent le principe d'un enseignement libre et démocratique, dépouillé de tout dogme et même de toute pompe académique.

Les premiers professeurs et les premiers étudiants de notre « Alma Mater » ont dû braver des attaques, des sarcasmes, des manifestations de mépris, ils ont dû résister au dédain supérieur et au « boycott » des milieux traditionnels et bien pensants qui, retranchés sur de fortes positions sociales et mondaines, pouvaient humilier et faire souffrir les « Gueux » jusque dans leurs affections les plus intimes: « Gueuzen en hoeren », chantaient les paysans des bourgs fanatiques à la fin du XIX^e siècle.

L'Université de Bruxelles a été fondée à l'aube du libéralisme ; elle fête son centenaire au déclin indiscutable du libéralisme politique et économique. C'est pourquoi, plus que jamais, nous devons nous rallier autour du libéralisme intellectuel et du libre examen, c'est pourquoi nous devons revendiquer le droit de « pen-

ser dangereusement » et refuser de plier nos jugements à n'importe quelle théorie de « salut public ». La lutte pour le libre examen et le rationalisme traverse à nouveau une phase critique. C'est que si la bataille est gagnée dans les sciences physiques et si elle se décide dans celui des sciences biologiques, le domaine des sciences sociales reste presque tout entier à conquérir. Certaines théories sociologiques sont aujourd'hui aussi attaquées « a priori » que le furent en leur temps celles de la sphéricité du globe terrestre et de sa rotation.

Le libre examen de Verhaegen portait son effort principal contre certains dogmes spiritualistes ; le libre examen contemporain poursuit cette lutte. Mais, en plus, il doit s'attaquer à des dogmes sociaux, porter sa critique là où elle détermine les plus vives réactions.

Malgré tout, ceux qui affirment la faillite du libéralisme intellectuel et le triomphal retour de la pensée « dirigée » de haut par des « élites » et des « héros » autoritaires ne croient pas trop eux-mêmes à ce qu'ils disent et leurs affirmations sont tout au plus de l'ordre des conjurations et des envoûtements des sorciers de village. Mais ceux-ci, en créant des psychoses, font parfois grand mal.

La formidable levée de boucliers contre le libéralisme **intellectuel**, le seul qui nous importe, prouve sa force intrinsèque et l'étendue de ses progrès récents. Il va devoir emporter un nouveau barrage. Pls que jamais, nous devons, en la servant scrupuleusement, mettre la vérité de notre côté. ainsi, comme disait le noble Jaurès, « nous forcerons les autres à combattre avec le soleil dans les yeux ».

IRENEE VAN DER GHINST

Professeur extraordinaire à la Faculté de médecine.

La célébration d'un centenaire donne toujours l'occasion à une « rétrospective ». Celle de notre « Alma Mater » nous permet de constater l'évolution des idées depuis sa fondation sous le signe du « Libre Examen ».

Mais les idées ne valent que par les hommes qui les appliquent. Et la première phalange de ceux qui présidèrent à la destinée de l'Université étaient de bonne volonté certes, mais pour la plupart ancrés dans un doctrinarisme étroit au point de vue de l'idée Socialiste naissante.

Aussi quelle évolution au cours des dix derniers lustres ! D'abord la fondation du groupement des Etudiants socialistes où nous retrouvons à la fois les noms des futurs leaders du Parti Socialiste et du Parti Libéral.

Le Conseil d'Administration veillait, et le jeune Emile Vander-velde plein de promesses, fût empêché d'entrer dans le Corps professoral, car, jusque avant la guerre, ce fut une tare que d'être socialiste.

Et depuis, le Président de l'Internationale, chargé d'honneurs, y est entré de plano, pour la plus grande gloire de l'Université. Et avec lui et avant lui, les de Brouckère, les Soudan, les Rolin, les de Man, et combien d'autres.

Evolution aussi dans la pensée socialiste avec ce dernier, en Théorique et Pratique.

C'est à la lumière ultra examiniiste que de Man a revu le marxisme; sa grande œuvre théorique, son évolution se traduit dans la grande œuvre de réalisation : le Plan du Travail.

Car il est incontestable que notre génération a considérablement évolué depuis un quart de siècle. Le contact avec la vie réelle, la pâte humaine, la guerre à laquelle nous avons pris part et le formidable chaos qui l'a suivie, les réalisations bolchévistes et fascistes comme leurs insuccès, la nécessité non plus de critiquer et de construire dans les nuages, mais de mettre la main à la truelle au pied du mur de la réalité

Nous sommes en plein dans la mêlée, il faut en sortir.

Et notre devoir envers les jeunes est de maintenir l'idéal profondément humain — car ils auront — « les Clercs » — à « servir » la masse pour « elle » et non par elle

Je dirai la même chose au point de vue Flamand. Le Conseil d'Administration actuel a compris que même une élite qui ne parle pas la langue du Peuple sera sans effet sur elle. Ils ont une mission à remplir et ne la rempliront que lorsqu'ils pourront parler et écrire de façon à être compris par la masse

L'Université n'est pas seulement une fabrique de diplômes, ni même un laboratoire de progrès scientifique; c'est un centre de civilisation et de progrès qui déverse chaque année dans la société, des avocats, ingénieurs, professeurs, médecins et techniciens qui doivent travailler au progrès et au bien public.



SOUVENIRS...

par E. KOETTLITZ.

Vous me demandez de remonter dans le passé, j'y vais remuer des cendres encore chaudes, car cette piété du souvenir m'étreint aujourd'hui plus que jamais.

Hector DENIS.

En octobre 1888, lorsque pour la première fois j'eus le très grand honneur de porter, oh ! combien fièrement, la casquette d'étudiant, la vie politique en Belgique était très ardente. Les luttes entre libéraux et cléricaux étaient épiques, mais ce qui l'était tout particulièrement, c'était la lutte, dans le grand parti libéral, entre doctrinaires et progressistes. Pas mal de futurs socialistes faisaient partie des associations libérales où ils bataillaient sous la direction de chefs comme Paul Janson, Emile Feron, Edouard Picard, Eugène Robert, Adolphe Demeuse, Victor Arnould, Splinford, Van Caubergh, Morichar, etc., etc. Dans les familles bourgeoises, il y eut des scissions comme il devait y en arriver vingt ans plus tard lors de l'affaire Dreyfus ; et je puis affirmer que les noms de Janson et Feron étaient honnis dans les vieilles familles libérales, qui n'avaient qu'un programme : « A bas la Calotte ! », mangeant du curé tous les jours, mais se faisaient enterrer à l'Eglise.

Cette lutte violente provenait d'un divorce moral, net et bien caractérisé entre ces deux partis symbolisés l'un par Frère-Orban et Graux, l'autre par Paul Janson et Emile Feron.

Les progressistes dénonçaient les abus et les injustices du régime censitaire, se prononçaient pour la révision de l'article 47 de la Constitution et pour le Suffrage Universel.

A la direction du journal progressiste « La Réforme » se trouvait Georges Lorand, brillante intelligence, homme instruit et bon qui, ayant fait ses études à l'Université de Bologne, y avait fréquenté les milieux anarchistes.

La vie politique était très agitée, et le parquet inventait à tout moment qu'il se tramait un complot contre la sûreté de l'Etat afin d'instaurer la république ; d'autre part, les manifestations libérales pour la défense de l'enseignement laïque, les manifestations cléricales défendant les lois scolaires votées par la majorité catholique de la Chambre entretenaient bien vives l'agitation des esprits, l'animation des rues de Bruxelles. En 1885 la crise indus-

truelle s'aggrava et le nombre des « sans-travail » augmenta dans de fortes proportions.

Tout cela créa une certaine effervescence parmi les travailleurs belges et de ce mouvement sont sortis finalement le Parti Ouvrier Belge (15 et 16 avril 1885), et le journal « Le Peuple » (12 décembre 1885).

Les événements se précipitèrent, l'année 1886 fut une année terrible, le chômage frappa de nombreux corps de métiers, les salaires dans les charbonnages étaient tombés très bas (moins de 3 francs par jour !). Ce fut l'horrible misère !

L'ingénieur Alfred Defuisseaux lança son fameux pamphlet, le « **Catéchisme du Peuple** », qui fut vendu partout.

Et les grèves violentes, sanglantes, éclatent. C'est la répression impitoyable du général Vandersmissen, ce sont les poursuites contre les chefs du parti, leur condamnation.

Mais voici qu'une élection partielle a lieu à Bruxelles. Anseele, qui était en prison, est libéré provisoirement, car il est candidat. M. Guiller, libéral, obtint 4,062 voix et Anseele 1,014 (voix d'électeurs bourgeois censitaires !). Ceci est évidemment symptomatique de l'état d'âme de la bourgeoisie éclairée d'alors.

Vint ensuite ce que l'on a nommé le « Grand complot », suivi d'un acquittement général ; les maîtres du barreau belge y furent à l'honneur ; parmi ceux-ci Paul Janson, Eugène Robert, Ed. Picard, Jules Destrée, etc., etc.

Une scission s'était produite dans l'aile gauche du parti progressiste et les jeunes radicaux, Emile Brunet, Léon Furnemont, Georges Grimard, Max Hallet et Henri La Fontaine fondèrent la « Justice », pour la conquête du Suffrage Universel. Quant aux étudiants, ils étaient très nombreux inscrits à la « Jeune garde progressiste ».

Voilà le milieu où nous vivions quand, en 1890, la grève éclata aux carrières de Quenast. Des collectes furent faites par les étudiants de l'Université de Louvain et, à Bruxelles, les étudiants Jeunes gardes progressistes eurent rapidement formé un comité de deux ou trois délégués par faculté, afin de seconder le mouvement de sympathie que cette grève provoquait dans les milieux avancés. Aussi nous pûmes recueillir 485 francs.

Jean Volders fit fortement ressortir cet acte de solidarité des étudiants de l'U.L.B. dans le « Peuple ».

Lors de la séance de clôture des comptes qui se tenait dans une petite salle du cabaret situé au Cantersteen, à « La Bouteille de Brabant », tenu par De Boeck, au moment où nous allions nous séparer, nous étions tous très émus, car dans ce travail de solidarité, nous avions échangé pas mal d'idées et l'on sentait bien qu'un même sentiment de révolte et de démocratie nous unissait.

Il n'y avait pas de groupement politique à l'Université, et à cette séance l'un de nous proposa de créer, à côté des cercles facultaires, un groupe d'étudiants libéraux de gauche. Cette proposition fut acclamée. A la séance constitutive une vive discussion s'engagea sur le titre à donner au futur groupement. Certains voulaient s'appeler progressistes, d'autres radicaux, d'autres républicains. Louis de Brouckère était mon ami de faculté, nous étions sur les mêmes bancs à l'École polytechnique, et nous avons été Jeunes gardes progressistes sous la présidence d'Emile Roger. Nous étions presque toujours ensemble, et durant cette discussion, à un moment donné, se penchant vers moi, il me dit qu'il ne fallait pas hésiter et aller à la classe ouvrière, en nous déclarant carrément socialistes.

« D'accord », lui répondis-je.

Et alors Louis de Brouckère fit cette proposition à l'assemblée qui l'accepta d'enthousiasme.

Et c'est ainsi que Paul-Emile Janson, un des collecteurs, un de mes amis, un homme qui a toujours eu un cœur profondément généreux, fut pendant quarante-huit heures parmi les fondateurs du Cercle des Etudiants socialistes.

Peu de temps après notre fondation, comme tout cercle universitaire qui se respecte, il y avait à l'ordre du jour : « Revision des statuts », nous avons dû convenir que nous n'étions pas très calés en doctrine socialiste et avec l'appui d'Emile Vandervelde qui s'y donna de tout cœur, nous fondions définitivement le **Cercle des Etudiants et Anciens Etudiants socialistes**.

L'effet, il faut le reconnaître, fut énorme. Ainsi que l'a rappelé Emile Vandervelde :

« Qu'étaient-ce donc que ces téméraires — M le professeur Arntz disait « ces pourceaux » — qui, rompant avec leur classe, se mêlant aux manifestations ouvrières, faisant des collectes en temps de grève, affichaient la prétention insolente d'amener au socialisme la jeunesse intellectuelle ? »

Quant à la bourgeoisie bien pensante, elle nous gratifia tout bonnement du glorieux titre de « chefs des voyous ».

Le premier comité fut formé sans président: De Brouckère était trésorier ; j'étais secrétaire et Vandervelde secrétaire-adjoint.

Une de nos premières préoccupations fut d'avoir un drapeau rouge. L'un d'entre nous eut l'idée géniale de faire appel aux « profs » socialistes ou très avancés. Ainsi furent « tapés » Hector Denis, Tassel, Mouvris, Rousseau, Charbo, etc.; cet argent, joint à celui recueilli par souscription estudiantine, cela ne faisait qu'une trentaine de francs ! Par un heureux hasard nous rencontrons un soir Vandervelde en compagnie d'Armand Solvay. Nous leur faisons part de nos doléances et... Armand Solvay nous donna la belle pièce d'or de 20 francs qui nous manquait.

Jean Volders nous aimait beaucoup, et c'est lui qui obtint du syndicat des métallurgistes qu'il nous fabriquât le sommet de la hampe : « le flambeau traversant un livre », et que de vaillantes ouvrières syndicalistes brodassent le drapeau.

Ce fut à la Maison du Peuple, rue de Bavière, qu'eut lieu, le vendredi 21 mars 1890, le banquet fêtant le premier anniversaire de notre fondation.

Tant d'efforts, de succès et de belles audaces ont été acclamés. Parmi les invités qui s'étaient excusés dans des lettres où s'affirmaient très franchement leurs sentiments sympathiques, il y avait : Louis Bertrand, Guillaume Degreef, Hector Denis, Nys, Rousseau, Ed. Picard, F. Lebaux. On inaugura le drapeau rouge traversé des mots « Etudiants socialistes » au chant de la « Marseillaise ». Emile Vandervelde but à la démocratie et indiqua la tâche future du cercle. Jean Volders parla au nom du parti ouvrier qui fondait de grandes espérances sur les nouveaux éléments socialistes de la classe bourgeoise, et Georges Lorand remercia au nom de la presse démocratique.

Parmi nos nombreuses activités, il faut citer les conférences : nous eûmes la joie de voir, dans une salle de la rue des Sols, l'illustre César De Paepe, Ernest Nys, A. Denis, Vandervelde, etc.

Nous organisâmes le 17 novembre 1890, à la Maison du Peuple, le premier congrès national dont le manifeste fut rédigé par François André. L'ordre du jour comportait les trois points suivants :

1. Création d'une Fédération belge des Etudiants socialistes;
2. Organisation d'un congrès international d'étudiants socialistes;
3. Rôle des étudiants belges dans la question politique.

Ce fut un gros succès. De nombreux délégués des cercles des quatre universités participèrent au congrès, auquel assistèrent les professeurs Hector Denis, Degreef, Rousseau, Pergameni, Gérard, Warnots, etc...

A la demande des étudiants de Louvain, la séance du matin fut consacrée à la discussion des principes socialistes.

Signalons que ce fut la première fois qu'étudiants de Bruxelles et Louvanistes purent se rencontrer sans se flanquer des torgnoles.

MM. Van Overberg et Bodeux, démocrates chrétiens, E. Vandervelde et Delvackère, discutèrent la question sociale. Ce fut une très belle lutte d'idées, où chacun fit preuve de la plus grande modération, de la plus grande fermeté et du plus grand enthousiasme. C'est alors que parut, à Gand, sous la direction de notre ami Léo Meysmans, qui y avait fondé le Cercle des Etudiants socialistes de cette ville, le premier numéro du journal **L'Étudiant**

Socialiste, accueilli de la façon suivante par le journal des étudiants de Bruxelles :

« Un journal arborant franchement le drapeau d'un parti d'enthousiasme, de lutte et de foi manquait à notre monde universitaire. La lacune est comblée et bien comblée. Longue vie et bonne chance au confrère »

C'est pendant les vacances universitaires de 1890 que le « Trio », comme nous nommait sympathiquement Jean Volders, se trouvant réuni à Thourout dans la famille de notre ami de Broeckère, dressa le plan de l'organisation d'une section d'art et d'enseignements populaire à la Maison du Peuple, et le lundi 17 novembre 1890 avait lieu l'inauguration des cours, qui devaient donner naissance, plusieurs années après, sous l'influence animatrice de Léon Leclère, à l'Extension Universitaire.

Parmi les écrivains et poètes signalons Emile Verhaeren, Georges Eeckhoud, Eugène Demolder, Max Elskamp, Hubert Krains, Fernand Knoff, Camille Lemonnier, Henri La Fontaine, Maurice Maeterlinck, Jules Destrée, Octave Maus, Francis Nautet, Sander Pierron, Hubert Stiernat, Edmond Picard.

Octave Maus et notre ami Deutcher s'occupaient de la partie musicale où nous eûmes comme collaborateurs des artistes comme Dubois, chef d'orchestre de la Monnaie, qui devait devenir plus tard directeur du Conservatoire de Bruxelles, Crickboom, Angenot, Gillet, Kefer, Laoureux, Miry et tant d'autres, sans oublier Henri Lafontaine et Maus lui-même. Quant à Fernand Knopf il organisait plus spécialement la visite des musées et des expositions de la Libre Esthétique, du Sillon, des XX, des Aquarellistes, etc.

Enfin, les 20, 21, 22 décembre 1891 avait lieu le Congrès International des Etudiants et Anciens Etudiants socialistes à la Maison du Peuple, rue de Bavière.

Neuf nations étaient représentées, Bruxelles, Gand, Liège, Gembloux avaient de nombreux délégués, et les étudiants de Bruxelles avaient envoyé leurs drapeaux comme souhait de bienvenue aux étrangers. Lorsque le drapeau de l'Université Libre de Bruxelles fit son entrée dans la salle et que notre ami Vandervelde, qui présidait, eut rappelé de quelle façon ce drapeau se trouvait dans les mains des étudiants, une tempête d'acclamations éclata.

Les professeurs Rousseau, Hector Denis, Guillaume Degreef, Monseur, Tassel, Mourris assistaient au congrès; MM Charles Van der Rest, Leclère, Prins, Pergameni, Picard avaient envoyé des lettres d'adhésion ou d'excuses et de sympathie. Le fait de voir nos professeurs, nos amis, assister et coopérer aux travaux du congrès frappa vivement les délégués étrangers, et le délégué roumain, Diamandi, a éloquemment félicité les professeurs de Bruxelles et les étudiants pour la sympathie et l'amitié qui les unissent.

Le compte rendu des débats a paru dans une brochure et servi pour la propagande universitaire proprement dite.

Les fondateurs du Cercle des Etudiants et Anciens Etudiants socialistes en mars 1890, ne pouvaient se figurer les conséquences que devait avoir leur acte. Ce groupement de révoltés qui devaient rester profondément unis, a donné lieu à des réalisations considérables.

Constatons d'abord que des 70 à 80 membres du groupement lors de sa fondation, tous ou presque tous sont restés fidèles à l'idéal de leur jeunesse. Et quand j'examine un à un ce qu'ils sont devenus, je constate que rien que de ce groupement de 1890 le Parti Ouvrier a eu comme militants.

Les ministres : Vandervelde et Destrée

Les députés : Léon Defuisseaux, Alfred Defuisseaux, Hector Denis, Emile Brunet, Emile Roger, Modeste Terwagne, Max Hallet, Léon Furnémont, Branquart, Pepin, Léo Meysmans.

Les sénateurs : Henry La Fontaine, Louis de Brouckère, Georges Grimard, Edmond Picard, Emile Vinck, Henry Disière, Auguste Vermeulen

Le président du Conseil provincial du Hainaut, François André

Je citerai encore les professeurs d'Université comme Ernest Nys, Guillaume Degreef, Warnots, Monseur, Désiré Depaepe, Alfred Hegenscheid, Auguste Ley et Hippolyte Vandenrydt

Parmi les poètes, les écrivains et les artistes Emile Verhaeren, Eugène Demolder, Georges Eeckhoud, Fernand Brouez, fondateur de la Société Nouvelle, Louis Delattre, Franz Fonson

Enfin, nous sont aussi restés fidèles, René Van Impe, l'ingénieur Cordeweener, Ferdinand Labarre, Valère Hainaut et Dony (tous deux de Liège), Gabriel Nyssens, Charles Saintelette, les docteurs Bureau, Sand, Rousseau, Denis et Putsage, le colinsien de notre groupement

Hélas que de disparus !

Mes jeunes amis,

J'aurais évidemment beaucoup à dire sur ce que fut la vie active des étudiants socialistes au sens strictement universitaire, sur leur propagande de couloirs, il faut signaler leur influence très grande dans les cercles facultaires, leur participation comme excellents agitateurs dans les événements connus tels que

Le Conflit universitaire et ses enchaînements (la police à l'Université, la lutte contre le Conseil d'administration, la Permanente, l'abandon par les étudiants de leur chant officiel composé par le professeur Wittmeur, le nouveau chant de Georges Garnier et de Mellan, notre petite « Marseillaise ») ; le Conflit Reclus (l'exclusion d'étudiants et du professeur Guillaume Degreef, la fermeture de l'Université, la fondation de l'Université nouvelle et de l'Institut des Hautes Etudes, etc., etc.)

Mais tout ceci me mènerait trop loin, et j'ai tenu dans ces souvenirs à me limiter à la naissance d'un cercle qui a joué un rôle et qui a un bel avenir pour la réalisation de nos espoirs.

Dans la situation tragique de l'Europe, aux heures angoissantes que vous, étudiants, vous vivez, aux heures où les dictatures bafouent la liberté, méditons les paroles du maître Henri Poincaré dans son discours au 75^e anniversaire de l'U L B. « Le libre examen en matière scientifique » :

« La liberté est pour la science ce que l'air est pour l'animal, privée de liberté, elle meurt d'asphyxie comme un oiseau privé d'oxygène. Et cette liberté doit être sans limite, parce que, si on voulait lui en imposer, on n'aurait qu'une demi-science, et qu'une demi-science, ce n'est plus la science, puisque cela peut être, cela est forcément une science fautive. La pensée ne doit jamais se soumettre, ni à un dogme, ni à un parti, ni à une passion, ni à un intérêt, ni à une idée préconçue, ni à quoi que ce soit, si ce n'est aux faits eux-mêmes, parce que, pour elle, se soumettre, ce serait cesser d'être. »

Et puisque nous fêtons le centenaire de l'œuvre de Théodore Verhaeghen, que ce soit, par un appel tiré des souvenirs de mes deux vénérés maîtres Hector Denis et Ernest Rousseau, que je termine ces notes.

N'oubliez pas, mes jeunes amis, comme le rappelait un an avant sa mort mon cher maître Hector Denis : « Chacun de nous, en entrant à l'Université, contracte une dette envers tous ces morts oubliés ou illustres, et qu'il ne peut l'acquitter qu'en prolongeant, pour si peu que ce soit, leur œuvre collective

» C'est E. Rousseau aussi qui dit de la création de l'Université Libre, que, considérée dans le recul des temps, elle apparaîtra comme un événement considérable dans l'histoire intellectuelle du XIX^e siècle. Qu'est-ce, en effet, sinon l'affirmation de l'indépendance absolue de la raison humaine, la déclaration des droits de la pensée, contre toutes les formes de l'autorité et du dogmatisme, le gage suprême donné à la recherche et au triomphe final de la vérité scientifique, aussi loin qu'elle nous est accessible »

Eug. KOETTLITZ,
I C C. (A i B I)

MAISON DES TRAMWAYMEN



HOTEL

CHAMBRES CONFORTABLES

CONSOMMATIONS DE 1^{er} CHOIX

SALLE DE BILLARDS



17, Rue du Poinçon, 17 - BRUXELLES

Téléphone 12.38.92

Qui étudie, beaucoup réfléchit;
Qui réfléchit, pense à l'avenir
et passe toutes ses assurances à

"La Prévoyance Sociale"

**Pharmacie de la Maison
des Mutualistes, S. C.**

21. rue du Pépin, Bruxelles

**30 officines à Bruxelles
■ et en Province ■
LABORATOIRE D'ANALYSES**

" LE PEUPLE "

33 - 35, Rue des Sables

**Organe quotidien
de la démocratie socialiste**

**Les meilleures informations
La politique,
les Sports,
les Arts,
la vie universitaire**

Règles d'utilisation de copies numériques d'oeuvres littéraires. réalisées par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Archives & Bibliothèques de l'ULB, ci-après A&B,, d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des A&B et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les A&B appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les A&B auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droit afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés ; et la dénomination 'Archives & Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme

<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux A&B, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur des Archives & Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemple de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux A&B un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemplaire à adresser au Directeur des Archives & Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des A&B ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives et Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des documents numérisés sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

10. Sur support papier

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux Archives & Bibliothèques dans les documents numérisés est interdite.